

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs. — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 284 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 702. — 24 Sept. 1870.

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

#### SOMMAIRE

TE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le Bulletin de la guerre. — Correspondance. — Les trésors de Paris. — Les sièges de Paris. — Les vieux papiers. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle.

GRAVURES : Aspect de la Seine au pont d'Iéna. — Aspect du Champ-de-Mars depuis l'investissement de la capitale. — Esplanade des Invalides. — Camp d'artillerie et de cavalerie établi dans l'avenue de la Grande-Armée. — Baraquements établis sur les boulevards extérieurs. — Grande revue des corps de toutes armes réunis pour la défense

de la capitale. — Le château de Wilhelmshöhe. — Les écuries du château de Saint-Cloud. — Camp d'artillerie établi au jardin des Tuileries. — Aspect de la redoute de Villejuif. — Incendie des bois des environs de Paris. — Démolition des constructions situées route de la Révolte. — Une chaloupe canonnière. — Rébus.



PARIS MILITAIRE. — Aspect de la Seine au pont d'Iéna. — Abreuvoir de la cavalerie et du bétail d'approvisionnement. — (Dessin de M. Darjou.)



## COURRIER DE PARIS

Il est une impression qu'il faut avoir ressentie pour pouvoir en comprendre l'imprévu.

On fait exécuter à la garde nationale sédentaire contre de certains bastions des simulacres de sortie.

Les soldats-citoyens s'avancent par la porte des fortifications; on fait quelques pas au dehors, puis on entend un bruit derrière soi: on se retourne.

Ces sont les chaînes du pont-levis qui grincent en se retirant. Et bientôt, toute solution de continuité ayant disparu, on se trouve complètement isolé de la ville avec laquelle les communications viennent d'être ainsi interrompues.

La sensation donne un avant goût, à ceux qui n'ont pas encore passé par là, des dramatiques péripéties d'un siège.

Or, cette sensation, Paris l'a éprouvée cette semaine.

Nul n'ignorait que les Prussiens avançaient et avançaient à grande vitesse. Mais l'imagination ne peut jamais, quoi qu'on dise, égaler la réalité de cette réalité; la capitale ne s'en est rendu un compte exact que quand elle a appris que le blocus était devenu effectif.

Cette fois, ça y est.

Les lignes de chemins de fer sont toutes coupées, sans exception aucune.

Paris est en quelque sorte devenu une île hérissée de baïonnettes. Plus de nouvelles extérieures. Aucun de ces échos du dehors dont la capitale était le rendez-vous universel. Ce que fait le reste du monde, nous ne devons plus le savoir. Nos chères banlieues elles-mêmes, au-jour d'hui abandonnées, sont aussi loin de nous que si nous habitions le Groënland ou le Cap.

Nous sommes, en quelque sorte, les Robinsons de la guerre.

Une étrange situation!

Tout ce que nous savons, c'est que Versailles est devenu un camp prussien. Ce pauvre Versailles, avec sa belle ceinture de forêts! Nous n'irons plus au bois,.... à moins que les lauriers coupés ne reverdisent, ce à quoi la population parisienne a l'intention de travailler de son mieux!

Je voudrais bien savoir ce que, dans le silence des nuits, la colossale statue de Louis XIV, perchée sur son gros cheval de camp, doit penser de cette invasion germanique.

Et tous ces spectres de marbre blanc, rangés de chaque côté de la cour d'honneur, que chuchotent-ils?

Nous avons là de grands hommes de guerre, Duguesclin et Bayard en tête.

Leur cœur de pierre doit se serrer de douleur comme le nôtre.

Avec lui toutes les autres villes, tous les autres villages d'alentour ont changé d'aspect.

Asnières, cher aux canotiers, est un camp retranché; on se bat dans le bois de Bagneux chanté dans un refrain fameux:

Ah! qu'il fait donc bon  
Cueillir la fraise!

On y cueille des balles aujourd'hui.

Celui qui nous aurait fait une semblable prédiction il y a huit mois, aurait été lapidé.

Et ces braves fortifications que nous avons été accoutumés dès notre enfance à traiter comme des hochets. Nous grimpons dessus sans le moindre respect ainsi que font les gamins qui se pendent au cou des canons des Invalides.

Le dimanche des familles bourgeoises y apportaient leur déjeuner en plein vent.

Les bouteilles sortaient du panier. On banquetait sur les saules inoffensifs. On jouait aux jeux innocents.

Où êtes-vous? souvenirs d'autan!

Aujourd'hui les fortifications, hantées autrefois avec une familiarité si irrévérencieuse, ont subi un véritable changement à vue: nuit et jour les sentinelles s'y plantent, arpentant les plates-formes de

leur pas régulier. Là c'est un bivouac; là on travaille à installer les ambulances des remparts, où les blessés trouveront les premiers secours.

Par instants, au loin on entend un bruit sourd ou l'on aperçoit une vague fumée.

C'est un combat engagé au-delà des forts.

Et chacun, recueilli, mais énergique et résolu, semble se dire tout bas:

— A quand mon tour?

Allons, du courage! la garde nationale, car il faut se réhabiliter.

On ne pourra plus ressusciter contre elle les vieilles plaisanteries des vieux vaudevilles.

La garde nationale a repris le rang que les quolibets lui avaient fait perdre.

Et si Prud'homme, avec la voix que vous savez, s'avisait de s'écrier aujourd'hui:

— Ce sabre est le plus beau jour de ma vie,

Vous verriez que personne n'aurait plus envie de rire.

Ceux-là seulement dont on peut s'amuser ce sont les fuyards de la peur qui ont décampé sans tambour ni trompette. Et il y a de si jolis types dans la quantité.

Notez que pour la plupart du temps, ce sont les braillards de l'avant-veille qui sont devenus les trembleurs du lendemain; autant ils aient été flamants autant ils ont filé doux... et vite.

On en cite qui ne parlaient que de carnage, d'incendie, de cataclysme et qui ont prudemment pris la poudre d'escampette.

Ils voulaient combattre avec les fusils, avec les revolvers, avec les couteaux, avec les dents, avec les ongles...

Plus personne!

Un de ceux-là a eu à ce propos une réponse monumentale.

Oyez! il venait d'annoncer à un de ses amis qu'il prenait le dernier des trains disponibles.

Etonnement de l'ami.

— Comment! tu pars?

— Dame!

— Pas possible!

— Que veux-tu? Chacun a son tempérament. Le mien n'est pas suffisamment belliqueux.

— Mais alors, comment t'évertuais-tu à écrire chaque fois des articles où tu proclamais la résistance à outrance, la résistance épique, la résistance...

Que veux-tu fit-il? candidement... J'étais convaincu que cela n'en viendrait jamais là.

Heureusement c'est là une exception qui prouve d'autant mieux la règle de bravoure et de dévouement à la patrie.

Nous avons à Paris, dans la colonie étrangère assez de nombreux exemples d'énergiques résolutions.

Le peintre Alfred Stevens entre autres.

Stevens est Belge.

Donc il aurait pu prendre des précautions sans tomber pour cela sous le coup des railleries; pas du tout, il est resté et fera son devoir parmi nous.

Comme quelqu'un l'invitait à s'éloigner:

— Du tout dit-il... Il y a vingt ans que je suis assis à la table de la France, je ne m'en irai pas au moment où l'on apporte la carte.

Zobben Curtenne, du *Chivari* italien, a aussi endossé la vareuse nationale et coiffé le képi réglementaire. Bravo pour tous!

Vous avez lu la protestation élégante des cinq classes de l'Institut.

Ce cri de civilisation poussé au milieu de tant de barbaries a soulagé un peu la conscience humaine, car tout ce que nous avons était de nature à faire croire que les mots de *solidarité des peuples* devaient être rayés à jamais du dictionnaire.

La protestation est fort digne et fort belle. J'en admire surtout ce passage:

« Moins encore admet-on qu'il soit permis de comprendre dans l'œuvre de ruine ces monuments empreints du génie même de l'humanité, qui appartiennent à l'humanité tout entière, qui forment, pour ainsi dire, le patrimoine commun des nations cultivées, et l'héritage sacré qu'aucune ne peut

anéantir ou entamer sans impiété envers les autres et envers elle-même.

Et plus loin:

« Si néanmoins, et contre notre attente, cette pensée a été conçue, si elle doit se réaliser, nous, membres de l'Institut de France, au nom des lettres, des sciences, des arts, dont nous avons le devoir de défendre la cause, nous dénonçons un tel dessein au monde civilisé comme un attentat envers la civilisation même; nous le signalons à la justice de l'histoire; nous le livrons par avance à la réprobation vengeresse de la postérité!

Voilà qui est bien pensée et bien dit. Par malheur, le canon parle si haut qu'on n'entend plus autre chose.

Ajoutons que l'art ne court pas seulement des dangers matériels pour les statues et les tableaux. Je sais tel bataillon de la garde nationale qu'on pourrait appeler le bataillon des peintres.

Ils sont dix, vingt, dans la même compagnie, et tous d'un vrai mérite. Chaque balle qui en frapperait un commettrait un crime de lèse-talent. Chaque bras cassé représenterait peut-être un chef d'œuvre perdu.

Peuh! Il paraît que ce sont bagatelles... Parlez-moi du canon Krupp, à la bonne heure!

Nous n'aurons pas au moins à nous reprocher, nous autres, d'avoir fait la guerre sans chevalerie.

Nous avons même trouvé moyen de mettre de la poésie dans nos douleurs. C'est une chose touchante et charmante que ce culte de la statue de Strasbourg, qui continue à avoir ses fidèles sincèrement fervents.

Là, comme partout, la foule est remarquable de calme, de dignité, de modération.

J'ai, devant la statue, assisté à une scène vraiment attendrissante.

Une jeune femme s'avancait.

A la main, elle tenait une charmante petite fille de cinq ans, un de ces bibis blonds et roses qui appellent le baiser.

La mère était triste, l'enfant était gaie.

La mère portait un bouquet.

Elle le remit à l'enfant, en lui disant:

— Dépose-le à côté des autres, Marguerite.

La petite obéit à la recommandation maternelle; puis, se retournant en montrant la statue de pierre du bout de ses doigts mignons:

— Est-ce que c'est cette dame-là qui se chargeait d'envoyer là-bas tes fleurs à papa?

La mère essuya une larme et ne répondit pas.

Papa, c'était un des braves officiers du corps d'armée assiégé qui lutte héroïquement depuis cinq semaines.

A propos, j'ai vu un prisonnier prussien.

Un dragon à l'uniforme bleu et jaune.

La vérité me force à dire que le pauvre garçon avait l'air d'une excellente pâte d'homme.

Il acceptait avec reconnaissance les cigares qu'on lui donnait, et causait volontiers en allemand.

Il paraissait bien peu au courant des motifs de la guerre et fort désireux de revoir sa patrie, où il avait laissé une mère et trois jeunes sœurs.

Un assistant lui demandait:

— Est-ce que vous haïssez les Français?

Il ouvrit des yeux étonnés, et, tout franchement, il tendit la main à celui qui avait questionné.

Cela m'a paru plus éloquent que n'importe quelle phrase.

Et pourtant, la veille, il nous aurait tués.... A charge de revanche.

Ce n'est point ici le lieu de parler des opérations militaires, ni de la lamentable déroute de lundi matin.

Dieu nous garde, d'ailleurs, de grossir les rangs des stratégestes de carrefour, l'une des pires espèces qui aient été déchaînées pour notre malheur.

Vous les connaissez sans doute comme moi, car on les rencontre partout dans les groupes justement émus qui stationnent de distance en distance.

Ces gens-là sont odieux.

Prenant des airs capables et des attitudes superbes, ils ont la prétention de régenter la guerre.

Rien de ce qu'on fait n'est bien fait.



Entendez-les.

— Monsieur, c'est incroyable.

— Qu'avez-vous donc ?

— Non, ma parole d'honneur, c'est incroyable.

Je viens des fortifications.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce que j'ai souffert !...

— Pourquoi ?

— Vous me demandez pourquoi ? Avez-vous vu leurs batteries ?

— Sans doute, je les ai vues.

— C'est du propre ! Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent avec des feux qui ne convergent pas ?

— Vous vous trompez. Ils convergent.

— Je vous dis que non. Vous verrez d'ailleurs, quand le moment sera venu... C'est comme leurs attaques au dehors.

— Permettez...

— Permettez vous-même ; je sais ce que je dis.

Ce n'est pas du côté de Châtillon qu'il fallait attaquer, c'était du côté de Saint-Ouen.

— Mais il n'y avait pas d'ennemis à Saint-Ouen !

— La belle raison !

— Comment ! la belle raison ? Vous voulez qu'on se batte où il n'y a personne !

— Il fallait s'arranger pour qu'il y eût quelqu'un.

Un peu plus loin, vous en trouvez un second.

Celui-là, c'est l'antipode du précédent. Tout est bien, tout réussira.

— Monsieur, dit-il, il y a des gens qui me font pitié ; ils ne comprennent pas... Ils s'alarment parce que l'ennemi est devant la capitale.

— Dame ! écoutez donc ! sans s'alarmer, et tout en étant résolu à faire courageusement son devoir jusqu'au bout, on doit reconnaître qu'il y a lieu de se préoccuper.

— Allons donc ! c'est leur perte.

— Je ne dis pas le contraire, car je compte sur l'intrépidité de la garde nationale. Cependant...

— Cependant, quoi ?

— Cependant, je regrette que l'armée de Mac-Mahon ne se soit pas rabattue sous nos murs au lieu de...

— C'est une grave erreur, monsieur, le mouvement de Mac-Mahon était excellent.

— Vous conviendrez du moins qu'il a mal réussi...

— Mal réussi... mal réussi... ils sont plus embarrassés que vous ne le croyez pour garder leurs 80,000 prisonniers.

— Cela n'empêche pas que si nous les avions...

— Monsieur, Paris est imprenable.

— Je l'espère comme vous.

— Il ne s'agit pas d'espérer, il s'agit d'en être sûr. Moi, qui vous parle, je me ferais fort de tenir pendant cinq ans au Mont-Valérien.

— Avec des provisions ?

— J'en ferais. On n'a pas besoin de viande. J'engloberais quelques terrains aux environs, je les fertiliserais et j'y planterais des légumes.

— Mais en attendant qu'ils poussent ?

— Monsieur, si vous faites des objections à tout, vous comprenez qu'il n'y a pas de discussion possible. C'est d'ailleurs le devoir de tout bon citoyen de résister à la panique.

— Mais il n'est pas question de panique ici.

— C'est inutile ; je vois que nous ne nous comprenons pas. Je suis pour l'énergie et la confiance.

— Moi aussi.

— Monsieur, je ne vous parle plus. Cinq ans !

peuh ! c'est dix ans que je voudrais tenir dans le Mont-Valérien, c'est quinze ans !... (s'éloignant) Si j'étais le gouvernement, je ferais fusiller tous ces gens-là, moi, qui viennent semer le découragement...

Et il s'en va en grommelant pour recommencer un peu plus loin.

Les uns comme les autres, ces bavards de la rue font pitieuse besogne.

L'heure des discourailleurs est passée.

Que chacun fasse son devoir, et tout ira bien.

Quant aux conférenciers qui, sur le bord du trottoir, donnent des séances gratuites, ils feraient mieux de jouer du fusil que de jouer de la langue.

— Avez-vous passé dans les environs de la Banque ?

Elle n'est plus reconnaissable.

Au lieu de cette foule qui encombrait les abords du célèbre établissement, tout est morne, tout est silencieux.

A l'intérieur, c'est bien pis encore.

Les guichets sont fermés, les garçons de bureau ont tous été munis de chassepots et transformés en soldats. C'est étrange et saisissant.

Aux abords du Louvre, autre coup d'œil nouveau.

Afin de mettre à l'abri les richesses artistiques que contient notre édifice national, on a garni toutes les fenêtres de sacs de terre et de mottes de gazon.

En face du célèbre balcon d'où Charles IX tira sur son bon peuple, on élève une petite construction destinée à abriter deux pompes qui resteront là en permanence, prêtes à porter secours là où il sera nécessaire.

D'autres mesures ont d'ailleurs été prises, sur lesquelles nous ne devons pas commettre d'indiscrétions.

On a mis en lieu sûr les principaux chefs-d'œuvre.

Advienne que pourra !

— Nous devons du reste, féliciter sincèrement les Parisiens.

Ils ont su regarder d'un œil résolu les probabilités les plus redoutables.

Le bombardement, cette éventualité de Damoclès, n'a rien qui trouble le courage. La population veut qu'on lui dise la vérité, toute la vérité.

La commission d'hygiène et de salubrité, qui chaque jour à l'Hôtel de Ville, s'occupe avec une activité incessante de toutes les questions d'intérêt public, a publié à ce propos une instruction d'une importance capitale, que nous croyons devoir reproduire ici, car en ce moment les recommandations pratiques valent mieux que les plus brillantes fantaisies.

Voici donc ce document, tel qu'il a été livré à la presse :

Dans l'hypothèse d'un bombardement, on peut en neutraliser les effets en prenant les mesures suivantes :

Descendre à la cave les objets les plus combustibles, tels que rideaux en coton, linge, etc., en ne conservant que ceux nécessaires aux besoins du jour ; placer dans les cours et sur les palliers d'escaliers des tonneaux ou des seaux remplis d'eau. Après l'explosion d'un projectile incendiaire, il suffit presque toujours, pour éteindre le faible commencement d'incendie qui suit cette explosion, d'une petite quantité d'eau, même d'un linge mouillé. Chaque locataire d'une maison doit, dans son propre intérêt, se hâter d'éteindre le feu.

Les locataires absents déposeront les clefs des appartements chez le concierge, qui ouvrira les portes aux pompiers dès que le feu sera signalé (recommandation très-importante).

Nous voilà prévenus. Sachons utiliser, quand le moment sera venu, la manière de nous en servir.

— L'aérostation paraît appelée à jouer un rôle d'une certaine importance dans le siège de Paris.

Nadar, à qui la photographie faisait naturellement des loisirs, a installé à Montmarire son ballon captif. Un autre fonctionne au Jardin des Plantes. Mais ce n'est pas tout.

Comme la poste aux lettres est forcément interrompue, on organise des départs réguliers d'aérostats, dans la nacelle desquelles on placera toutes les correspondances.

Un avis invitera, au nom du patriotisme, ceux qui trouveront ces aérostats ayant touché terre, à porter ou envoyer les dépêches qu'ils contiendront au bureau de poste le plus voisin.

Ce n'est pas tout.

Des hommes résolus proposent, quand le vent sera favorable, de réaliser pendant la nuit des ascensions, et d'aller ainsi porter des nouvelles à la France.

A propos des ballons perdus qu'on lance avec des lettres, nous rappellerons, pour prouver à quelle distance ils peuvent être jetés, un incident de 1848.

Le jour de la fête destinée à célébrer la proclamation de la république, on fit partir de la place de la

Concorde une flottille de deux cent cinquante ballons.

Chacun de ces ballons était muni d'une dépêche annonçant l'avènement de la République en France.

Un de ces ballons alla tomber à Rome.

On le voit, les Prussiens auraient fort à faire pour empêcher nos lettres de passer.

— L'autre jour, il y avait grand émoi aux Invalides.

C'étaient des allées et venues.

Les vieux grognards se promenaient avec agitation sur la terrasse qui domine l'Esplanade, et des groupes animés se formaient.

De quoi donc s'agissait-il ?

De vous,

Noirs canons, accroupis devant les Invalides.

On a enlevé un à un de leurs affûts ces pièces conquises par nous sur les différentes armées de l'Europe, afin de les mettre à l'abri.

Les vieux de la vieille assistaient avec une émotion profonde à ce déménagement.

Quelques-uns, hochant la tête, avaient l'air de dire : « Nous ne les reverrons peut-être pas, » car, à l'Hôtel, on est aussi résolu à faire le coup de feu, s'il y a besoin.

— X. est au nombre de ceux qui, sans motif valable, ont jugé prudent d'aller voir en Suisse si Paris brûlait.

Ce qui n'empêche pas qu'il a expédié ici à je ne sais quel intermédiaire une protestation pour déclarer qu'il était au nombre des défenseurs de la capitale.

Quelqu'un, qui sait pertinemment à quoi s'en tenir, par des nouvelles venues de Suisse, racontait hier l'aventure :

— Croyez-vous qu'il faut avoir un front?...

— Oui, un front fuyant.

— Nous ne terminerons pas sans dire un mot d'adieu à notre regretté confrère Villemot. C'était la gaieté sincère que cet homme d'un rare talent.

Il avait le don du rire.

Le rire étant mort, il ne lui a pas survécu. Il laisse à tous ceux qui l'ont connu un regret profond. Les lecteurs aimaient en lui l'homme d'esprit ; ses amis, l'homme de cœur.

Villemot avait en outre le rare talent de ne jamais additionner ses ironies de fiel.

On devinait tout de suite, à le lire, une nature sympathique et cordiale.

Il est parti avant l'heure des luttes suprêmes et des sanglantes catastrophes. Il en avait, hélas ! assez vu pourtant pour être bien douloureusement frappé.

Le contre-coup des deuils de la patrie n'a pas peu contribué à tuer Villemot. Pauvre Villemot !

Villemot a réalisé ce rare prodige :

La réhabilitation du bourgeois au point de vue de l'esprit. On pourrait dire qu'il a été la revanche de M. Prudhomme.

Bourgeois, en effet, il était de la tête aux pieds. C'était le prototype des personnages que Geoffroy incarne si habilement.

Mais sous ces apparences débonnaires se cachait un bon sens aiguisé le plus finement du monde.

Notez bien que le bourgeoisisme de Villemot était revendiqué par lui-même ; car il sentait bien que c'était là sa force, parce que c'était son originalité.

Il affectait même parfois, dans la plaisanterie, une bonhomie préméditée qui lui donnait une saveur tout à fait particulière.

PIERRE VÉRON.





PARIS MILITAIRE. — Aspect du Champ-de-Mars depuis l'investissement de la capitale.





ESPLANADE DES INVALIDES. — Les boutiques du jour de l'an servant de tentes à l'infanterie.



Camp d'artillerie et de cavalerie établi dans l'avenue de la Grande-Armée.



PARIS MILITAIRE. — Baraquements établis sur les boulevards extérieurs pour le campement des gardes mobiles. — Boulevard de Cléchy..

PARIS MILITAIRE. — Aspect du Champ-de-Mars depuis l'investissement de la capitale.



## LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le canon tonne à Créteil.

L'armée prussienne hérissé ses baïonnettes tout autour de Paris.

Les uhlands, ces centaures-corbeaux qui flairent la chair fraîche pour la donner en pâture à la mitraille, les uhlands voltigent en essais dans les plaines de la Marne, de Saint-Denis, de Fontenay-aux-Roses.

Les masses noires de l'infanterie s'entassaient dans les bois et choisissent pour premier campement la forêt de Bondy. C'est logique.

Cent mille hommes se jettent sur Versailles, et le palais de Louis XIV, avec toutes ses magnificences, va servir de caserne aux soldats tudesques.

On se bat à Ivry.

Paris est isolé du reste de la France. Les fils télégraphiques et les chemins de fer sont coupés. La grande cité, la capitale du monde intellectuel est mise en quarantaine par les Prussiens. Le grand centre où convergeaient tous les éléments de la civilisation, ce foyer où toutes les intelligences étaient heureuses de venir réchauffer leurs aspirations et d'où s'échappaient ces grandes effluves initiatrices qui vivifiaient l'univers, Paris est bloqué.

Les engins de destruction destinés à l'anéantir s'acheminent en rampant vers cette proie d'élite que la barbarie jalouse des Germains brûle de leur donner à dévorer. Les obus, les bombes, les boulets, la mitraille s'entassent dans les parcs de l'artillerie prussienne, qui, trouvant que la poudre ne va pas assez vite en besogne, amène dans ses caissons le pétrole et la nitro-glicérine. Pour ces affamés de sang et de ruines, l'œuvre de destruction doit marcher un train d'enfer. Il faut que dans dix jours Paris soit entre leurs mains. Ils le disent et ils le croient.

On se mitraille à Clamart.

Ils viennent là quatre cent mille, assoiffés d'en vie et de rapine, supputant déjà ce que rapportera à eux et à leurs petits le sac de cette capitale qui, il y a trois ans à peine, en 1867, étalait sous leurs yeux les merveilles du monde entier et leur donnait, à eux comme aux autres nations, une hospitalité souveraine !

Avides et jalouses, ces hordes teutoniques suivent à la curée ce roi mystique et brutal qui, dans le développement de la vie humanitaire, n'a jamais vu que les écarts frivoles, sans en soupçonner les gran-

des idées, et qui s'imagine être appelé par Dieu à remplacer la civilisation par le caporalisme prussien !

Ce Guillaume I<sup>er</sup> ! Encore un qui croit en sa mission providentielle et qui se vante d'avoir été spécialement et royalement créé et mis au monde pour régénérer, purifier cette Babylone moderne qu'il ne connaît que par l'exhibition de la *Grande Duchesse* et la corruption des antichambres impériales ! Décidément, ces soi-disant élus de la Providence se huchent trop en l'air pour vivre avec les penseurs, les idéologues, comme ils les appellent. De la science, ils ne comprennent que le génie de la destruction ; des grandes vertus civiques, ils n'acceptent que l'obéissance à leur volonté royale.

Et cependant les exemples ne manquent pas pour leur apprendre combien pèse peu leur personnalité souveraine et dynastique devant ces coups de bas en haut sous lesquels les humilie la logique des événements. Mais ils sont faits pour ne rien apprendre et pour tout oublier.

Voilà ces hommes qui se mettent au-dessus de la civilisation, qui, du sang jusqu'aux genoux et marchant à travers les villes qu'ils brûlent ou rançonnent, les villages qu'ils incendient, sans détourner un moment la tête aux cris des mourants, aux plaintes des peuples qu'ils ruinent, marchent, sans pitié au cœur, au but que s'est tracé leur ambition, tout en disant que Dieu les conduit par la main !

C'est Dieu, à en croire ce piétiste casqué, qui mène Guillaume à la destruction de Paris. C'est cet inspiré, ce monomane grisé des fureurs hébraïques, que la Providence a choisi pour faire son œuvre pie, pour jeter sous la schlague prussienne la grande nation dont un seul tressaillement suffit pour faire trembler le monde.

Allons, sire de Potsdam, descendez de votre divinité, rengainez votre grand sabre. Nous ne redoutons pas plus l'une que nous ne craignons l'autre. Vous affrontez Paris ; il vous attendait. Vous êtes là ; c'est bien. La lutte commence de la nation française contre l'invasion prussienne. Vous nous menacez d'être terrible, nous vous promettons d'être sans pitié pour nous et pour vous. Vous jetez un défi à la République, la République accepte votre défi. Vous déclarez à la France une guerre à mort ! Soit. Nous saurons mourir ou vous écraser à notre tour.

Ah ! vous n'en avez pas fini avec notre résistance.

Vous avez vos armées ; nous avons nos forts, nos remparts, nos soldats et nos citoyens. La lutte est commencée, nous verrons à qui sera la dernière victoire.

On livre bataille à Châtillon.

*La butte Montmartre. — Les aérostats.* — Les Prussiens entourent Paris. Ils espèrent le prendre par surprise. C'est par surprise qu'ils ont jusqu'à présent remporté leurs gros avantages, et ici, en face de leur objectif suprême, ils ne se départiront pas de la méthode qui leur a si bien réussi. Mais nous connaissons l'ennemi et nous veillons. Outre les sémaphores de la marine établis sur tous les points culminants de Paris et les forts environnants, on a installé sur les buttes Montmartre un observatoire chargé de relever et de signaler tous leurs mouvements. Un aérostat, gonflé d'hydrogène, est en permanence sur la place Saint-Pierre. Au repos, il est abrité des vents du nord et des boulets ennemis par la butte dont la partie septentrionale a été convertie en forteresse munie des pièces du plus fort calibre. Quand il s'élève, le ballon captif domine de haut la vaste plaine Saint-Denis, depuis le fort de la Double-Couronne jusqu'au mont Valérien. Il peut monter jusqu'à mille mètres au-dessus de la place, dont les talus, toujours couverts de curieux, forment un immense cirque. Nadar est l'aéronaute chargé des ascensions et des relevés photographiques. Il peut, tous les quarts d'heure, tirer un cliché sur verre qu'il fait parvenir à terre au moyen d'un facteur mécanique, une petite boîte glissant sur une cordelle. Au moyen de ce cliché et d'une chambre optique, on connaît, au fur et à mesure, les mouvements militaires qui s'opèrent dans la plaine.

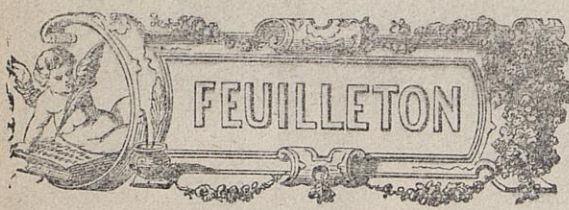
Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que les aérostats sont appelés à aider aux opérations de la guerre. Au siège de Maubeuge par les Autrichiens, l'aéronaute Coutelle qui montait l'*Entreprenant*, rendit aux assiégés les plus grands services, en guettant les moindres mouvements des assiégeants et rendant toute surprise impossible.

À la bataille de Florus, le même *Entreprenant* resta huit heures en observation et on sait qu'il ne contribua pas médiocrement à ce premier succès des armes républicaines.

Carnot, qui en 1815 était chargé de la défense d'Anvers, employa également le ballon à des reconnaissances militaires.

L'aérostat des buttes Montmartre, avec Nadar pour capitaine, est chargé de signaler toutes les tentatives que les Prussiens pourraient faire sur la partie nord de nos fortifications. Comptons sur sa vigilance pour nous prévenir de toute surprise.

*Les défenseurs de Paris. — Campement des Tuileries.*



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

— Hum ! murmura Bonaparte ; je sais que Lebrun-Pindare s'élève quelquefois jusqu'au génie, témoin ce vers insolent :

Ce globe est un atome où rampe avec fierté  
L'insecte usurpateur appelé Majesté !

Il faut l'attirer à nous. Après ?

— Andrieux, Saint-Ange, Vigée, Palissot, Chénedollé, Daru, Laujon ?.....

— Allez toujours.

— Fontanes.

— Qui me destine, je crois, une *Napoléide*. Je n'ai jamais été ingrat. Ensuite ?

— C'est à peu près tout, dit Esménard.

Se ravisant :

— Faudra-t-il parler des femmes auteurs ?

— A quoi bon ? répondit Bonaparte ; la femme la plus digne d'éloges est celle qui fait le plus d'enfants... Voyons pourtant vos noms.

— M<sup>me</sup> Cottin ? dit Esménard.

— Je n'aime pas les romans.

— M<sup>me</sup> de Genlis ?

— Ni l'histoire romanesque.

— La comtesse Fanny de Baubarnais ?

— Ma tante ? Vous voulez plaisanter ; elle ne se relèvera jamais du cruel distique :

*Églé, belle et poète.....*

— M<sup>me</sup> de Staël ?

— M<sup>me</sup> de Staël ? répéta Bonaparte devenu pensif ; il y a quelque chose dans cette tête-là... Elle a osé dire de moi : « C'est Robespierre à cheval. » Faites à votre guise, Esménard, et revenez me lire votre épopée.

Dans une autre partie du salon, Joséphine était le centre d'un cercle plus frivole.

Elle avait fait asseoir à son côté la marquise d'Ermel. Autour de ces deux charmantes femmes, s'empressait l'élite des jeunes militaires, le madrigal aux lèvres.

En sa qualité d'amie intime de M<sup>me</sup> Bonaparte, la marquise recueillait sa part de ces hommages. Elle y goûta d'abord un innocent plaisir, mais

bientôt cet encens parut la fatiguer. Joséphine s'en aperçut et l'emmena dans un boudoir.

— J'ai hâte de causer avec vous seule à seule, lui dit-elle ; ici personne ne nous suivra.

— Causons donc, dit la marquise d'Ermel.

— Que pensez-vous de notre petite cour de la Malmaison ?

— Une véritable cour, en effet, et qui ne le cède en rien à l'ancienne ; je vous en fais tous mes compliments.

— A moi ? dit Joséphine.

— Sans doute ; n'en avez-vous pas été l'organisatrice ? N'en êtes-vous pas la reine ? répliqua la marquise.

— Ne causons pas de moi, ma chère amie... Comment trouvez-vous nos modernes conquérants ?

— Aussi aimables et aussi galants que nos ex-courtsisans, avec cette supériorité que donne le sentiment d'une existence utile.

— Vous parlez comme un ange ! s'écria Joséphine ; et..... n'en avez-vous particulièrement remarqué aucun ?

— Aucun, répondit la marquise d'un air étonné ; pourquoi me faites-vous cette question ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Du tout, je vous assure.

— Je vais m'expliquer, dit Joséphine ; le général Bonaparte, dont la politique se préoccupe de tout, verrait avec plaisir des alliances entre les noms anciens et les noms nouveaux.

— Ah !

— Le vôtre est beau, sans contredit, mais nous



Champ de Mars. — Avenue de la Grande Armée. — Les boutiques aux Invalides. — Baraquements aux boulevards extérieurs. — Les écuries de Saint-Cloud. — Quoi qu'en disent les correspondants railleurs des journaux prussiens, Paris n'est point dépourvu de défenseurs sérieux. Ces espions gouailleurs n'ont pas longtemps à rire encore de nos mobiles et de nos gardes nationaux. Chaque jour nouveau va leur apprendre à les connaître et à les juger ce qu'ils valent. Leur nombre devrait d'ailleurs leur donner à réfléchir. Ils ne représentent pas en effet moins de 450,000 combattants prêts à se faire tuer sous ou sur les remparts. Cent mille mobiles des départements, accourus à la défense de leur capitale, sont ici. Ils sont soutenus par 200,000 gardes nationaux, flanqués de 9000 francs-tireurs derrière lesquels se placent 60,000 hommes de troupe active de différentes armes.

Dans cette nomenclature nous ne comptons ni les corps étrangers, ni les Kabyles, ni les corps de marine, ni les compagnies de fusiliers en route pour Paris.

Pour loger tous ces combattants, la grande cité s'est transformée en un vaste camp. L'artillerie de l'armée a été installée dans les magnifiques allées des Tuileries, sous les beaux marronniers légendaires. Là où les petites filles s'amusaient à la poupée et les gamins à la balle, sont entassés les canons et les caissons. Les tentes sont posées à côté des parterres encore tout fleuris, et les chevaux, tenus au piquet, sont rangés dans les quinconces. Au lieu du léger cerceau qu'on voyait courir sur le sable fin, on aperçoit les lourdes prolonges que poussent les unes à côté des autres les soldats du train, et les pièces rayées que traînent à bras les artilleurs. Le grand bassin des Tuileries, dont les petits bateaux enfantins sillonnaient la tranquille surface, est converti en bac à lessive où les soldats lavent leur linge.

L'aspect du beau jardin est tout autre, et le marronnier du 20 mars en paraît si affligé que, le premier de tous, il laisse tomber déjà ses feuilles mortes.

Un autre camp est établi au Champ-de-Mars, où se trouvent des troupes de toutes armes. On a fait là des travaux de retranchement qui, au besoin, ne seraient pas inutiles. Dans cette immense place, où l'on arrive par le pont d'Iéna, le va-et-vient des soldats est incessant. Un régiment qui part est remplacé par un autre, le bataillon qui arrive prend la place de celui qui s'en va. C'est l'entrepôt de l'armée active.

Ah! qu'il est loin ce beau temps où le monde en-

tier se pressait dans l'immense palais qui recouvrait tout grande la surface du Champ-de-Mars! La science, les arts, l'industrie, le commerce avaient envoyé là toutes leurs richesses, et savants, artistes, industriels et commerçants des deux mondes se donnaient là rendez-vous et se serraient la main. C'était la grande fête de la paix, de la civilisation.

Aujourd'hui, nous sommes forcés de tenir tête aux barbares, de quitter le compas, les livres, l'ébauchoir, le pinceau, la navette, pour prendre le fusil. Au lieu de produire, nous sommes, de par le roi de Prusse, condamnés à la destruction.

La belle avenue de la Grande-Armée ne pouvait faillir à son nom ni aux souvenirs qu'il rappelle dans ces circonstances graves. Elle est pleine d'hommes et de chevaux qui attendent là leur tour de combat. L'arc de triomphe qui domine cette avenue semble promettre le succès à ceux qui sont venus s'abriter sous son ombre. En passant près du monument de notre gloire, nos soldats doivent jurer de se montrer dignes de leurs aînés et de venger les morts de Forbach, de Reichshoffen et de Sedan. La Grande-Armée! l'Arc de triomphe! Quels appels éclatants à l'héroïsme!

Sur l'esplanade des Invalides sont également campées des troupes. Mais ici le soldat est traité en enfant gâté. Il n'est pas logé sous la tente. On a disposé pour lui sur ce vaste emplacement les boutiques, que d'ordinaire nous voyons rangées le long de nos boulevards aux approches du jour de l'an, et dans lesquelles nos petits industriels vendent les oranges et les joujoux. Leur aspect bariolé est très-original, surtout quand on pense au changement de destination qu'on leur impose en ce moment. Leur agglomération constitue une caserne volante. Ces boutiques du jour de l'an étaient au repos dans quelque hangar encombré, on les utilise pour le bien-être de nos défenseurs, et on fait bien. Pour le moment, il ne s'agit pas de jouer à la toupie.

Les mobiles sont campés plus près des fortifications. C'est sur les boulevards extérieurs qu'on leur a construit des baraquements qui, quoique légers, valent encore mieux que l'abri d'une tente. La charpente de cet édifice militaire et provisoire est en bois, le toit est en carton bitumé, et les parois latérales sont faites de toile clouée sur les membrures. A l'intérieur, deux longs lits de camp qui tiennent d'un bout à l'autre, se font parallèlement vis-à-vis et constituent tout l'ameublement. On peut-on être mieux que là en temps de guerre et alors qu'on a encore vingt ans?

Une partie des mobiles est aux avant-postes, poussant de temps à autre des reconnaissances dans

la banlieue de Paris. Un moment, ils tenaient l'affût aux environs de Saint-Cloud et avaient établi leur campement dans les écuries du château de Saint-Cloud. Quelques bottes de paille jetées dans les box occupés naguère par les pur-sang de l'empereur faisaient l'office de lits dans une alcôve. Après une journée d'exercices compliquée de promenade militaire on dormait là comme des bienheureux. Les Prussiens, en arrivant à Versailles, les ont réveillés. Les mobiles ne resteront pas endormis.

Vue de la place de la Concorde, le jour de la revue de la garde nationale. — Tandis que les mobiles veillent aux avant-postes, les gardes nationaux sont aux remparts, où ils font vaillamment et en conscience leur pénible service. Ils sont tous les jours 70,000 qui montent la garde aux fortifications, épiaient de l'œil l'ennemi qui, à la faveur de la nuit, pourrait se glisser jusqu'aux fossés. Deux fois par semaine chaque bataillon est de service aux remparts et personne ne se plaint des exigences de la vie militaire. La garde nationale est toute dévouée à la patrie. Son attitude continue à être aussi ferme que le jour où le général Trochu a passé en revue ses 200 bataillons. Ils furent tous pleins d'élan patriotique, et pour mieux accentuer leur patriotisme ils commencèrent, ce jour-là, à apporter successivement leur témoignage de sympathique admiration à la statue de la ville de Strasbourg qui décore la place de la Concorde. Ce fut la 6<sup>e</sup> compagnie du 107<sup>e</sup> bataillon qui donna l'exemple. Depuis, chaque bataillon vient à son tour déposer aux pieds de la ville héroïque et des fleurs et des couronnes. C'est sur le socle de la statue de Strasbourg que Paris a juré d'opposer aux Prussiens une résistance désespérée.

Incendies dans les forêts. — Démolitions et chapelle Saint-Ferdinand. La grande cité se prépare résolument à cette résistance. Sa volonté et son courage n'hésitent devant aucun sacrifice. Le bois de Boulogne, son oasis aristocratique, gênait le tir des canons: elle a coupé les grands arbres de ses belles allées. Les bois de Clamart, de Meudon, de Monmorency, les forêts de Bondy et de Saint-Germain qui amenaient la franche nature à deux pas de ses portes, devaient servir de refuge aux Prussiens qui ont fait des bois leur première machine de guerre. Paris n'a pas tremblé, il a porté la torche au milieu des fourrés et des taillis pour y mettre le feu, mais la nature s'est révoltée. Les chênes remplis de sève n'ont pas voulu brûler. Ils ont protesté contre une

en avons de glorieux à lui opposer...; et je sais beaucoup de nos jeunes guerriers qui se disputeraient l'honneur de votre main.

— Ce serait vainement, dit la marquise d'Ermel en secouant la tête.

— De la fierté?

— Oh! non!

— Cependant, votre veuvage ne saurait toujours durer, reprit Joséphine.

— Je m'y suis résignée, madame, répondit la marquise, dont le visage se couvrit d'une teinte de mélancolie.

— Cela n'est pas raisonnable... à votre âge!

— Je n'ai plus que l'âge de la douleur.

— Un tel langage!... murmura Joséphine; n'essayez pas de m'abuser, ma chère Louise, vous avez un motif.

— Eh bien, oui.

— Un motif puissant?

— Le plus puissant de tous... un amour impossible, sans issue... pour quelqu'un que je ne peux pas épouser.

Joséphine se rapprocha de la marquise et lui prit affectueusement les deux mains.

— Voyons, lui dit-elle, laissez-moi invoquer ce titre d'amie que vous me donniez autrefois; laissez-moi, comme autrefois, réclamer votre confiance tout entière.

La marquise baissa les yeux sans répondre.

Joséphine reprit :

— Pourquoi ne pouvez-vous pas épouser celui que vous aimez? Il est donc marié?

— Non.

— Peut-être son rang est supérieur au vôtre?

— Lui! s'écria la marquise d'Ermel avec un accent de triste ironie.

Ce mot l'avait trahie.

Joséphine se rappela cette légende d'un jeune homme du peuple, à qui la marquise d'Ermel aurait dû son salut.

Elle crut avoir compris.

— Louise, achevez votre confidence.

— Je ne peux vous en dire davantage; excusez-moi. Plus tard, peut-être....

Joséphine soupira, et se leva.

— Je n'insiste pas, dit-elle, mais vous allez être cause que le Premier Consul me boudera pendant quelque temps.

Les deux femmes rentrèrent au salon.

Lorsque ce fut l'instant de se diriger vers la salle de spectacle, où, comme nous l'avons dit, les comédiens du Théâtre-Français avaient organisé une représentation, Bonaparte, offrant la main à Joséphine, lui demanda négligemment :

— Savez-vous ce qu'on nous joue ce soir, ma chère?

— Non, mon ami... Mais voici M. Fleury qui va nous l'apprendre.

En effet, Fleury, l'acteur si remarquable et si brillant dans les petits-maitres, Fleury, en sa qualité de semainier de la Comédie Française, venait présenter au Premier Consul le programme du spectacle.

Celui-ci y jeta les yeux et laissa échapper une exclamation.

— Qu'avez-vous? demanda Joséphine.

— *Les Châteaux en Espagne!* dit Bonaparte; on joue *les Châteaux en Espagne*...

— Eh bien! qu'y a-t-il de singulier à cela?

— Vous ne pouvez pas me comprendre, ma chère.

Et, se parlant à lui-même, Bonaparte ajouta :

— J'y suis à présent! Ma rencontre de ce matin, mon quidam du bois de Marly, qui récitait une tirade des *Châteaux en Espagne*... tout s'explique: la bizarrerie et la malice de ses réponses, son refus de se faire connaître.... C'était un acteur, un des acteurs qui doivent jouer ce soir. Voilà mon invité mystérieux!

L'animation du Premier Consul excitait au plus haut point l'étonnement de Joséphine.

La pièce commença.

Bonaparte n'y prêta qu'une médiocre attention. Ses prédilections n'étaient pas pour la comédie. Il jugeait inutile l'étude des sentiments bourgeois. Selon lui, le théâtre ne devait être qu'une école de patriotisme, dans le sens le plus élevé, et le répertoire tragique de Corneille était son idéal.

Et puis, ce soir-là, ce n'était pas la pièce qui l'intéressait, — c'étaient les acteurs.

Les acteurs s'appelaient Baptiste aîné, Fleury, Michot.

Baptiste aîné jouait le rôle de Dorlanges, l'homme aux châteaux, créé par Molé; Fleury jouait l'amou-





Mobiles. — Seine-et-Oise.



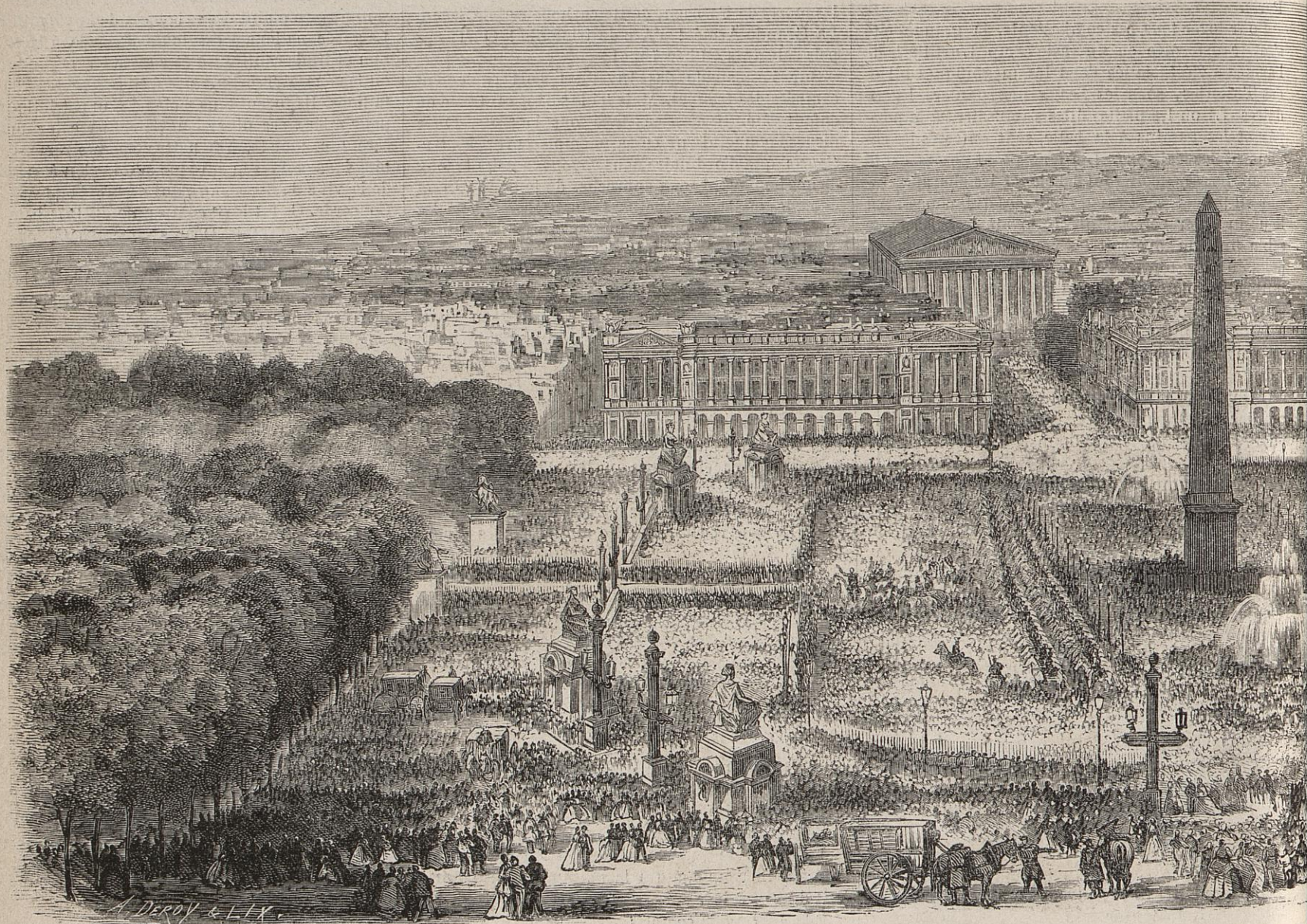
Mobiles. — Bretagne.



Mobiles. — Normandie.



Gardes forestiers.



PARIS MILITAIRE. — Grande revue des corps de toutes armes réunis pour la



capitale. — Aspect de la place de la Concorde, au moment du passage du général Trochu.



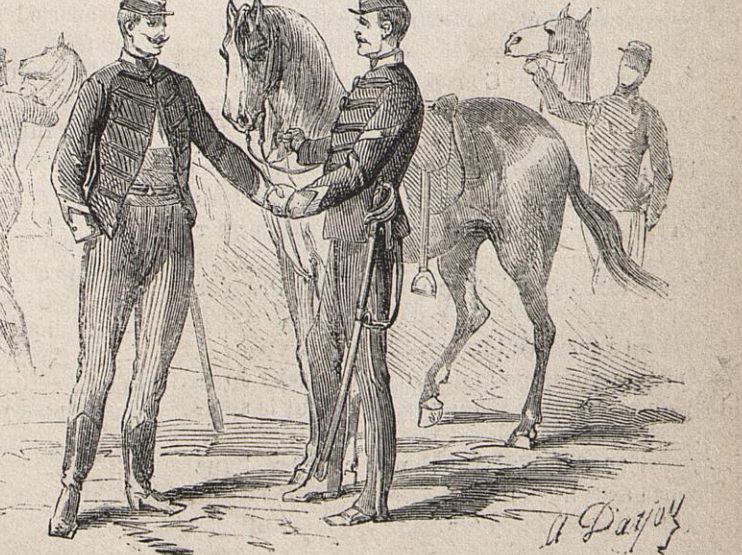
Francs-tireurs.



Francs-tireurs.



Gendarmes.



Eclaireurs de la Seine.



œuvre de vandalisme rendue nécessaire par la barbarie de l'agresseur. Les pins, plus timides, se sont laissés consumer. Leur passé druidique et gaulois ne les engageait pas comme il engageait les chênes dont le tronc secrète le gui sacré. En quelques endroits la hache a abattu ceux que la flamme avait trouvés invulnérables, mais le temps a manqué pour tout jeter à bas. Le canon et les mitrailleuses sauront bien faire sortir les Prussiens du bois.

Les maisons comprises dans la zone militaire sont tombées sous la sape. On a fait le désert tout autour des remparts. L'ennemi peut s'avancer jusqu'aux fossés, mais il y viendra à découvert. Nos canons le regardent en face.

Parmi les constructions condamnées se trouvait la chapelle Saint-Ferdinand, monument commémoratif élevé sur la route de la Révolte, à l'endroit où tomba et mourut le duc d'Orléans. On n'a pas voulu détruire cette chapelle. Le corps principal en a été conservé intact. On n'a démolé que les bâtiments accessoires et on a formé tout autour une redoute qui défend ce souvenir de pierre. Paris, même assiégé, a respecté la mémoire du prince-soldat qui fit, à la tête de nos colonnes algériennes, la périlleuse expédition des *Pâtes de fer*.

*Le château de Wilhelmshöhe.* — Ah! ce n'est pas le duc d'Orléans qui aurait jamais consenti à la capitulation honteuse de Sedan! Ce n'est pas lui qui oublierait dans un château prussien, après la défaite, les douleurs de la patrie! Celui-là était d'une autre trempe que le sire Napoléon III, qui charme les loisirs de la captivité par la bonne chère et le maquignonnage. Celui qui a rendu son épée vierge au roi de Prusse fait de bons dîners et de gros bénéfices sur les chevaux qu'il a achetés de notre bel et bon argent. Il se goberge au château de Wilhelmshöhe, près de Cassel. Il s'y laisse traiter en souverain. Il est vrai que le site est admirable et bien fait pour chasser la mélancolie. Situé sur une petite colline verdoyante, dans une fraîche vallée, au pied du Habichtswald, le large édifice, haut de deux étages, est entouré de massifs de tilleuls, de frênes, de bouleaux, de sapins plusieurs fois séculaires. Ses jets d'eau et ses cascades rappellent les chefs-d'œuvre aquatiques de Versailles et de Saint-Cloud. Les appartements, jadis occupés par Jérôme, roi de Westphalie, qui y célébra jadis des orgies fameuses dans toute l'Allemagne, sont décorés des portraits et des bustes de tous les Napoléons. Leur dernier successeur ne pouvait être mieux placé, et il doit être reconnaissant au roi Guillaume de l'intention.

reux Florville; Michot représentait Victor, le petit Victor « sur son âne monté »,

Fermant la marche avec un air de dignité.

Le Premier Consul les connaissait tous, au moins de vue.

Il attendait Chanvallon.

Il l'attendait de scène en scène.

— Si bien grimé qu'il soit, il n'échappera pas à la certitude de mon coup d'œil, pensait-il.

Mais les actes succédaient aux actes, les scènes succédaient aux scènes, et Chanvallon ne paraissait pas.

Le dépit du Premier Consul allait croissant.

Il consultait de temps en temps le programme avec une impatience qui n'échappait à personne, et dont le secret aurait surpris bien du monde.

Enfin, *les Châteaux en Espagne* s'achevèrent sans que Chanvallon y eût figuré, même au dernier plan.

— C'est inconcevable! grommela le Premier Consul.

Le rideau venait de tomber.

— Qu'avez-vous, mon ami? osa demander Joséphine; vous avez paru inquiet pendant tout le spectacle.

— Inquiet? Où avez-vous pris cela! répliqua Bonaparte avec humeur.

— Est-ce que la pièce ne vous aurait pas amusé?

— Mais si, je vous assure... Il y a de l'observa-

La captivité de Napoléon III dans le château de Wilhelmshöhe n'est pas dure. Il peut se promener dans le parc et aux environs à pied et en voiture. Les insomnies (serait-ce l'effet des remords?) le gênent un peu. Hors cela, sa vie est assez douce.

Son calme, ou plutôt son insensibilité, assiste de là à la lutte que la nation, dont il a compromis le salut, soutient contre les envahisseurs ses amis. Son cœur n'est pas troublé parce que le canon tonne contre Paris. Quand les bombes éclateront sur la grande capitale, sa digestion ne sera pas compromise. Quand la ville ne sera plus que cendres, si ses yeux ont encore une larme, elle ne sera que pour sa couronne et sa dynastie perdues.

Il verra, sans se troubler, crouler Paris et ses murailles, lui qui, au besoin, l'aurait fait bombarder. Cet ex-empereur français n'a pas même au fond de l'âme ce sentiment qui, en 1841, faisait écrire à un poète allemand, qui voyait construire les fortifications: « Les fortifications de Paris sont peut-être le cercueil gigantesque que, par un noir pressentiment, le géant décréta de préparer pour lui-même... En tout cas, si le jour venait où ce géant dût succomber — que les dieux ne fassent jamais arriver ce jour maudit! — le fracas de sa chute ferait trembler la terre; et bien plus terriblement que pendant la vie, le colossal fantôme du défunt tourmenterait ses ennemis par sa mission posthume. Je suis persuadé, ajoute Henri Heine, que si l'on détruisait Paris, ses habitants se disperseraient dans tout l'univers, comme autrefois les Juifs, et ils répandraient ainsi encore plus efficacement la semence de la transformation sociale. »

Que Guillaume I<sup>er</sup> de Prusse médite cette prophétie d'un des siens; qu'il se rappelle la citadelle de Laon, qu'il n'oublie pas qu'il reste encore en France bien des Thérémis du Hame, qui sauraient se faire sauter, eux et leurs citadelles; surtout qu'il sache bien que nous sommes en République.

Après cela, qu'il ose bombarder Paris!

MAXIME VAUVERT.

## CORRESPONDANCE

Redoute de Villejuif, 18 septembre.

Monsieur le directeur,

Je vous envoie ci-joint le croquis informe et grossier d'une minime fraction du terrain défendu en avant de Paris. La discrétion m'empêche de vous donner les indications nécessaires sur les travaux de terrassement qui ont été exécutés de ce côté.

tion, des traits heureux... Je veux même féliciter les acteurs.

— Cela est facile.

A l'heure du départ des invités de la Malmaison, les pensionnaires du Théâtre-Français se trouverent rangés à une distance respectueuse des regards de Bonaparte.

Il vint à eux.

— Messieurs, leur dit-il, vous m'avez réconcilié avec la comédie... C'est bien, très-bien...

Les acteurs s'inclinèrent.

Bonaparte les examina les uns après les autres, et reprit :

— Est-ce que parmi vous il n'y en a pas un qui s'appelle Chanvallon ?

A cette interrogation, les acteurs s'entre-regardèrent en souriant et en hésitant.

Le régisseur Florence prit la parole.

— Général, dit-il, nous savions que vous connaissiez les noms de tous vos soldats, mais nous ignorions que ceux de nos moindres sujets vous étaient connus.

— Expliquez-vous, dit Bonaparte.

— Ce Chanvallon dont vous voulez bien vous informer...

— Eh bien ?

— C'est notre souffleur, dit Florence.

## III

Le surlendemain de ce décadi, le ministre de la police, Joseph Fouché, se présenta aux Tuileries à

Si vous croyez ce mauvais croquis utile à cette publication, je vous autorise à le publier, en le complétant avec les renseignements écrits joints au dessin.

Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

L. G.,

capitaine au 48<sup>e</sup>.

Bruxelles.

Monsieur le Directeur,

A une lieue de Cassel, la ville des landgraves et électeurs de Hesse, l'ancienne capitale du royaume de Westphalie, sur le versant oriental du *Habichtswaldgebirge* (colline boisée de l'autour), se trouvent les jardins et le château de Wilhelmshöhe (Mont-Guillaume).

Cette superbe propriété, qui mesure environ 15 kilomètres de pourtour, a été créée particulièrement par le landgrave Charles, tout au commencement du dix-huitième siècle, et l'électeur Guillaume I<sup>er</sup>. Le fronton du château porte :

WILHELMUS FEL. CONDIDIT.

Il paraît que sa construction a occupé 2,000 ouvriers pendant 14 ans, et qu'elle aurait coûté des sommes tellement fabuleuses qu'on en aurait brûlé les comptes afin que la vérité ne fût connue de personne. Du reste, les heureux maîtres du pays de Hesse n'ont pas toujours été fort délicats sur les moyens de se procurer des ressources pour embellir leur capitale et leurs maisons de plaisance : de 1776 à 1784, pendant que la Grande-Bretagne faisait la guerre à ses colonies d'Amérique, Frédéric II vendit à l'Angleterre, pour la somme de 22 millions de thalers, 12,000 Hessois. (6 800 francs par homme), — qui allèrent se faire battre par Washington, et qui devinrent ensuite ses meilleurs colons.

Les jardins de Wilhelmshöhe renferment des choses remarquables, entre autres le temple de Mercure, où l'on monte par un escalier de 800 marches; les cascades anciennes, longues de 300 mètres, larges de 15, et traversant plusieurs bassins pour revenir dans le parc; la grotte de Polyphème; le *Vesir-wasser* (jet à secret), jet d'eau qui jaillit de tous côtés; le bassin des Géants, où Encelade est écrasé sous de lourdes roches; le château des Lions, *Loewenburg*; la faisanderie, des ermitages, un village chinois, Mu-Tang, une pièce d'eau appelée le Grand-Lac, et enfin la Grande Fontaine qui projette ses eaux à 63 mètres de hauteur. N'oublions pas le château des Géants, *Riesenschloss*, que l'on aperçoit de loin. Sa plate-forme, soutenue par 102

l'heure accoutumée de son travail avec le Premier Consul.

Imaginez une face morte et ridée, des yeux sans lueur, de grandes oreilles, vous aurez l'ex-oratoire à quarante-huit ans.

C'était l'impassibilité de Talleyrand, moins la finesse du sourire et l'air d'aristocratie.

Fouché était, avec Talleyrand, un des *indispensables* de Bonaparte. Tous les deux étaient subis sans être aimés.

Aussi Bonaparte ne prit-il point la peine de se retourner lorsqu'un huissier lui jeta le nom du ministre de la police.

Celui-ci demeura quelque temps immobile, debout, silencieux.

— Eh bien! monsieur, finit par lui dire le Premier Consul, qu'est-ce que vous venez m'apprendre aujourd'hui? Êtes-vous toujours alarmiste? Redoutez-vous toujours le réveil des anciens partis?

— Plus que jamais, général, répondit Fouché.

— J'en étais sûr.... Ah! vous avez un zèle infatigable!

— La plus simple des vigilances, voilà tout.

— Et, sans doute, reprit Bonaparte, vous venez m'informer de quelque conspiration nouvelle?

— Justement, général.

— Prenez garde, monsieur le ministre; je commence à me blaser sur vos prétendues découvertes.

— Mon devoir n'en est pas moins de continuer à veiller sur vos jours, répondit Fouché.

— Mes jours auraient donc été de nouveau men-



colonnades toscanes, supporte une pyramide de 32 mètres, couronnée par un Hercule Farnèse en cuivre forgé, d'une hauteur d'environ quatorze mètres, y compris le piédestal : — la cuisse du colosse contient facilement 8 à 10 personnes.

C'est dans ce beau manoir que le roi de Prusse lui a donné pour résidence, à l'ombre de cet Hercule, emblème de la force, ou sous le plafond de la grotte d'Encelade écrasé sous des roches trop lourdes pour ses bras, que Napoléon III peut rêver de ce qu'il a fait et où il a conduit cette belle et noble France qui lui avait confié ses destinées.

LÉON BAUDOUX.

## LES TRÉSORS DE PARIS

Paris est attaqué; des machines de ravage et de destruction roulent déjà contre ses remparts. C'est le moment de rappeler sur quelle ville vont tomber les bombes de l'Allemagne, et quelles pertes irréparables la civilisation peut faire dans son siège. Le sac de Corinthe par Mummius, le pillage d'Athènes par Sylla, la prise de Rome par Genseric, n'en donneraient qu'une faible image. Le patrimoine de l'humanité s'est démesurément accru depuis dix-neuf siècles, et Paris, dans son enceinte, en contient la plus grande partie.

Paris, en effet, n'est pas seulement un foyer d'idées, un atelier de progrès, le salon des peuples, le cœur de l'Europe, et, comme Montaigne disait déjà de son temps, « l'un des plus nobles ornements du monde. » Paris est encore un musée immense, un entassement de bibliothèques, le réceptacle des chefs-d'œuvre de la pensée et de la main humaine. Athènes, disait-on, comptait autant de statues que d'habitants; Paris compte plus de marbres célèbres, de tableaux sans prix, de livres précieux, de manuscrits uniques, d'antiquités et de trésors artistiques que de citoyens. Comme la Jérusalem céleste qui apparut au prophète, « illuminée de la charité de Dieu, bâtie de pierres précieuses et d'un pur comme du cristal transparent, » Paris est construit d'art, de science, de lumière. Un peuple idéal de types immortels, de génies sublimes, s'abrite derrière sa population vivante. L'Égypte et la Grèce, l'Orient et Rome, le moyen âge et l'Europe moderne ont concentré dans ses murs, comme dans un panthéon inviolable, leurs plus rares merveilles. Si Dieu se manifeste par les révélations de l'esprit humain, Paris est, on peut le dire, une cité de Dieu

Dénombrons rapidement les monuments augustes, les temples sacrés qui font sa couronne; calculons en masse, sans en faire le compte, qui remplirait des volumes, les trésors sans fond qu'ils recèlent. Tout l'or du monde ne les payera pas; une poignée de fer pourra les détruire.

C'est d'abord le Musée du Louvre, ce sanctuaire glorieux de l'art, ce labyrinthe de chefs-d'œuvre accumulés par les siècles. Toutes les écoles y sont représentées par l'élite de leurs plus grands maîtres. Son salon Carré l'emporte sur la Tribune même de Florence. L'Italie y compte, pour sa part, six Léonard de Vinci, parmi lesquels la *Vierge et Sainte-Anne* et la *Jocunde*, ces deux miracles de la peinture; treize Raphaël qui déroulent, sous tous ses aspects, ce divin génie, depuis la *Belle Jardinière* jusqu'à la *Sainte Famille de François I<sup>er</sup>*; deux Corrège incomparables, le *Mariage mystique de sainte Catharine* et l'*Antiope*; dix-huit Titien superbes et magnifiques, entre tous: — *Le Couronnement d'épines*, *Le Christ au tombeau*, le portrait de sa maîtresse et celui du marquis de Guast; — deux Giorgione; treize Véronèse, que domine ce prodigieux tableau des *Noies de Cana*, qui ferait à lui seul la gloire d'une ville, l'illustration d'un musée. — Rubens y rayonne au centre de l'École flamande, avec sa *Kermesse*, sa *Fuite de Loth*, ses portraits d'*Hélène Fourment* et du *Baron de Vég*, et ces vingt grandes peintures de la *Galerie de Médicis*, dont l'ensemble forme l'épopée pittoresque la plus riche et la plus pompeuse que jamais peintre ait exécutée. Ici Van-Dyck, avec son portrait équestre de François de Montcade, et ce *Charles I<sup>er</sup>* dont la disparition arracherait une page à l'histoire. Plus loin, Rembrandt avec ses deux *Philosophes en méditation*, plongés dans un magique clair-obscur; son *Ménage du menuisier* et les quatre portraits où il s'est peint lui-même à chaque saison de sa vie, illuminé par le rayon ou assombri par le crépuscule des années. L'Espagne figure au Louvre par dix Murillo que couronne son éblouissante *Conception* et par quatre Velasquez, au milieu desquels brille, comme une perle sans prix, le petit portrait de l'*Infante*. Les quarante plus beaux tableaux de Poussin, l'œuvre entière de Lesueur, seize Claude Lorrain, resplendissants de lumière, y rayonnent sur l'école française.

Et nous ne citons ici que les Olympiens de l'art, les maîtres des maîtres. Au delà du sanctuaire idéal où nous les rassemblons, s'étend un temple immense, infini, plein d'embranchements et de dédales, tapissé, de la base au faite, de toiles admirables. On y marche comme dans une foule, à travers les Fiesole et les André del Sarte; les Luini et les Par-

mesan, les Pérugin et les Jules Romain, les Mantegna et les Tintoret, les Téniers et les Metz, les Terburg et les Paul Potter, les Berghem et les Ruysdaël, les Watteau et les Greuze, les Prud'hon et les Fragonard. Toutes les grandeurs et toutes les grâces, toutes les noblesses et toutes les délicatesses de l'art sont là rassemblées. Les transformations du style et du goût, des formes et des couleurs s'y succèdent, d'école en école et de siècle en siècle, comme dans une féerie grandiose et charmante. C'est une fête des yeux et des âmes inépuisable en contrastes: une vie d'homme ne suffirait pas à s'en rassasier.

A ce musée central se rattachent, dans le Louvre même, d'autres musées d'une incomparable richesse. — Voici le musée des Antiques, où règne la *Vénus de Milo*, dans la plénitude de sa beauté suprême. L'*Achille* et la *Vénus d'Arles*, le *Gladiateur* et la *Polygamie* entourent dignement le marbre sacré. — Ailleurs s'ouvre le musée égyptien, chargé des dépouilles des palais de Thèbes et des hypogées de Memphis. Le musée assyrien déroule ses vastes cryptes, encombrées par les colosses et les bas-reliefs de Ninive. Le musée Campana étend à l'infini ses galeries pleines de tombeaux étrusques, des vases et des terres cuites de la Grèce. Le musée de la Renaissance groupe autour de la svelte Diane de Jean Goujon les trois ravissantes *Grâces* de Germain Pilon, les sublimes *Captifs* de Michel-Ange, et la *Nymphe de Fontainebleau* de Benvenuto Cellini. Le musée des sculptures modernes débute par le *Milon de Crotonne* de Puget, en passant par la *Psyché* de Canova, pour finir à l'*Atalante* de Pradier. Le musée des Dessins accumule dans ses portefeuilles et dans ses vitrines trente-six mille esquisses de toutes les écoles et de tous les maîtres. Le musée des Souverains part du *Fauteuil de fer de Dagobert* pour arriver à l'*Épée de Napoléon*.

Le Louvre est à Paris ce que l'Acropole était à Athènes: une masse compacte de chefs-d'œuvre, une agglomération de merveilles. En dehors de lui, des musées spéciaux forment, dans la ville, les provinces de ce royaume d'art, dont il est la capitale et le centre. Le palais du Luxembourg est sa succursale immédiate. Son musée consacré aux artistes vivants est comme une galerie d'attente, où les maîtres modernes attendent l'heure de leur glorieuse réunion aux maîtres anciens. Ingres y a déposé son *Apothéose d'Homère*, son *Christ remettant les clefs à saint Pierre*, son *Angélique* et son *Portrait de Chérubini*. Les plus admirables toiles d'Eugène Delacroix y sont *Canutes*: — la *Barque du Dante*, les *Femmes d'Alger*, le *Massacre de Scio*, la *Liberté sur les barricades*, la *Noce juive*, — recouvertes en quelque

— Où? interrogea Bonaparte, demi-sérieux, demi-railler.

— Oui, général, pas plus tard qu'avant-hier.

— Avant-hier, j'étais à la Malmaison.

— Ce n'est pas à la Malmaison que le complot a été organisé.

— Je l'espère bien.

— Mais dans le bois de Marly.

— Ah! dit Bonaparte, devenu attentif.

— On savait que vous aviez l'habitude de diriger de ce côté vos promenades solitaires, et avant-hier on vous y attendait sur divers points.

— Qui?

— Une dizaine d'individus armés, revêtus de différents déguisements... Heureusement ma police veillait, et elle a pu capturer la plupart d'entre eux. Je suis sur la piste des autres.

Le Premier Consul s'était mis à marcher dans la chambre.

— Quels sont ces gens-là? demanda-t-il.

— Il y en a de toute sorte, répondit Fouché; c'est moi qui me fait croire à l'importance du complot, et surtout à l'existence d'une affiliation considérable et mystérieuse.

Le Premier Consul se tut.

Au bout de quelques minutes, il dit, en interrompant sa marche:

— Vous devez avoir la liste de leurs noms?

— Oui, général.

— Montrez-la-moi.

— Voici, général.

Bonaparte parcourut rapidement le papier que lui présentait Fouché.

— Des nobles, comme toujours, murmura-t-il; des émigrés, des Vendéens... Votre complot, Fouché, ne sort pas de l'ordinaire.

— Peut-être.

Bonaparte continuait à lire, lorsque tout à coup il poussa une exclamation de surprise.

— Allons, dit-il, ce n'est pas possible!

— Quoi, général?

— Quel nom avez-vous inscrit... là... au bas de la page... le dernier?

— Chanvallon, dit Fouché.

— Chanvallon, répéta le Premier Consul; vous en êtes bien sûr?

— Mais...

— Etes-vous renseigné sur ce Chanvallon?

Le ministre de la police leva les yeux avec surprise sur le Premier Consul.

Il ne concevait rien à son agitation.

— J'avoue, répondit Fouché, que le temps m'a un peu manqué pour compléter mes renseignements... Je sais seulement que ce Chanvallon est une espèce de pauvre diable...

— Mieux que cela, monsieur.

— Vous le connaissez, général?

— C'est lui qui, dimanche, m'a sauvé de cette embuscade dont vous venez de me parler.

Fouché recula de quelques pas.

— Général, parlez-vous sérieusement? demanda-t-il.

— Très-sérieusement.

— Vous me confondez.

— J'en ai confondu de plus habiles que vous, répliqua Bonaparte, enchanté de ce petit triomphe sur son ministre de la police.

Fouché se courba sous cette réplique sans que sa physionomie parût exprimer le moindre mécontentement.

Pourtant, il était piqué au jeu.

Il reprit:

— Puisque les choses sont ainsi, il faut que ce Chanvallon soit un traître.

— Pourquoi cela? dit le premier consul.

— Parce qu'on a trouvé chez lui des papiers qui prouvent sa participation à ce complot.

Étrange!

Bonaparte réfléchit, et dit au ministre de la police:

— Continuez à instruire cette affaire, mais n'en laissez rien transpirer dans le public.

— Malheureusement, dit Fouché, quelques arrestations n'ont pu se faire en secret.

— Quelle maladresse, s'écria Bonaparte; allez, et tenez-moi au courant de tout cela.

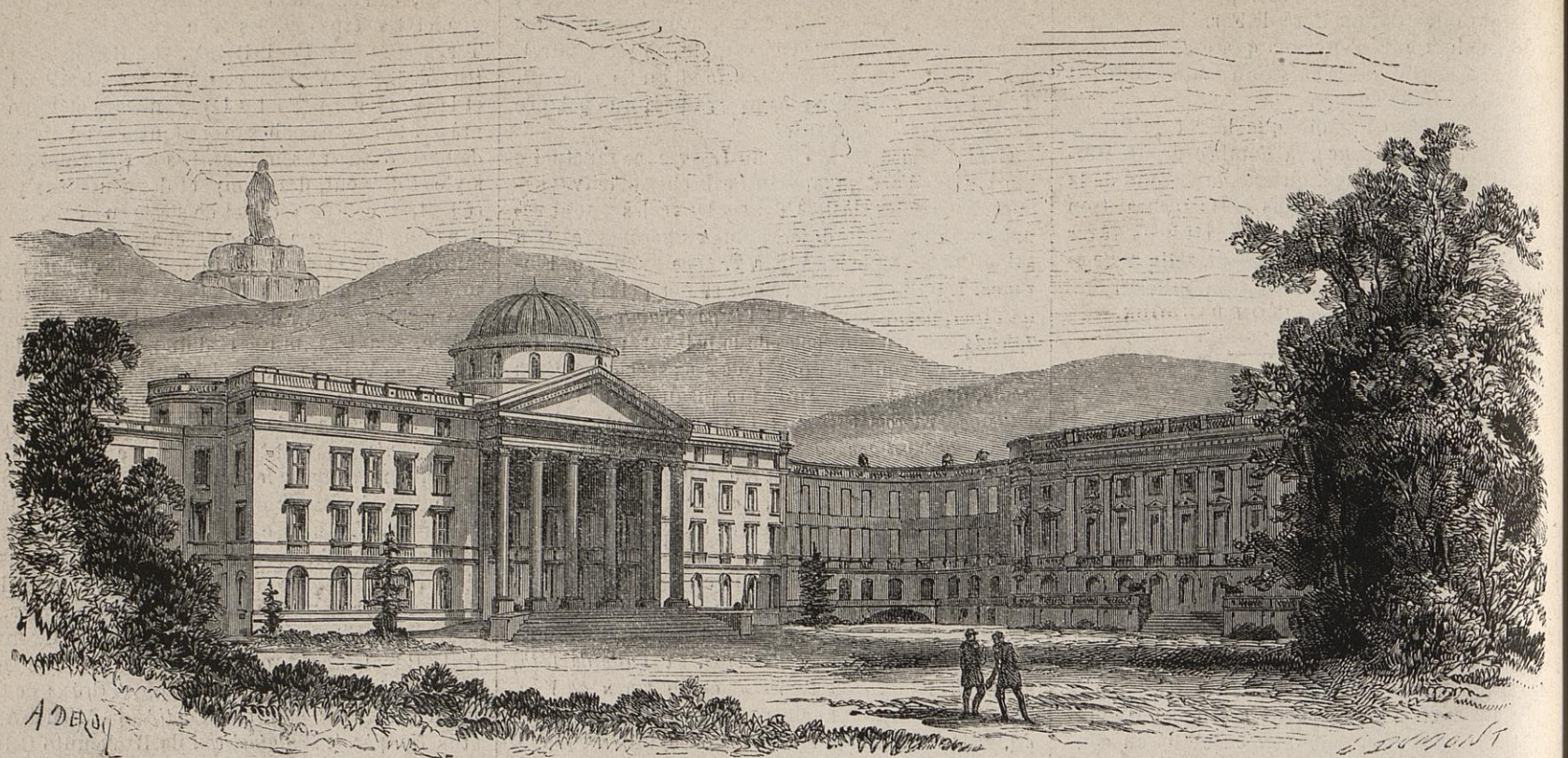
Fouché était à peine sorti, que l'huissier de service venait dire au Premier Consul:

— Général, M<sup>me</sup> la marquise d'Ermel demande instamment à être introduite auprès de vous.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

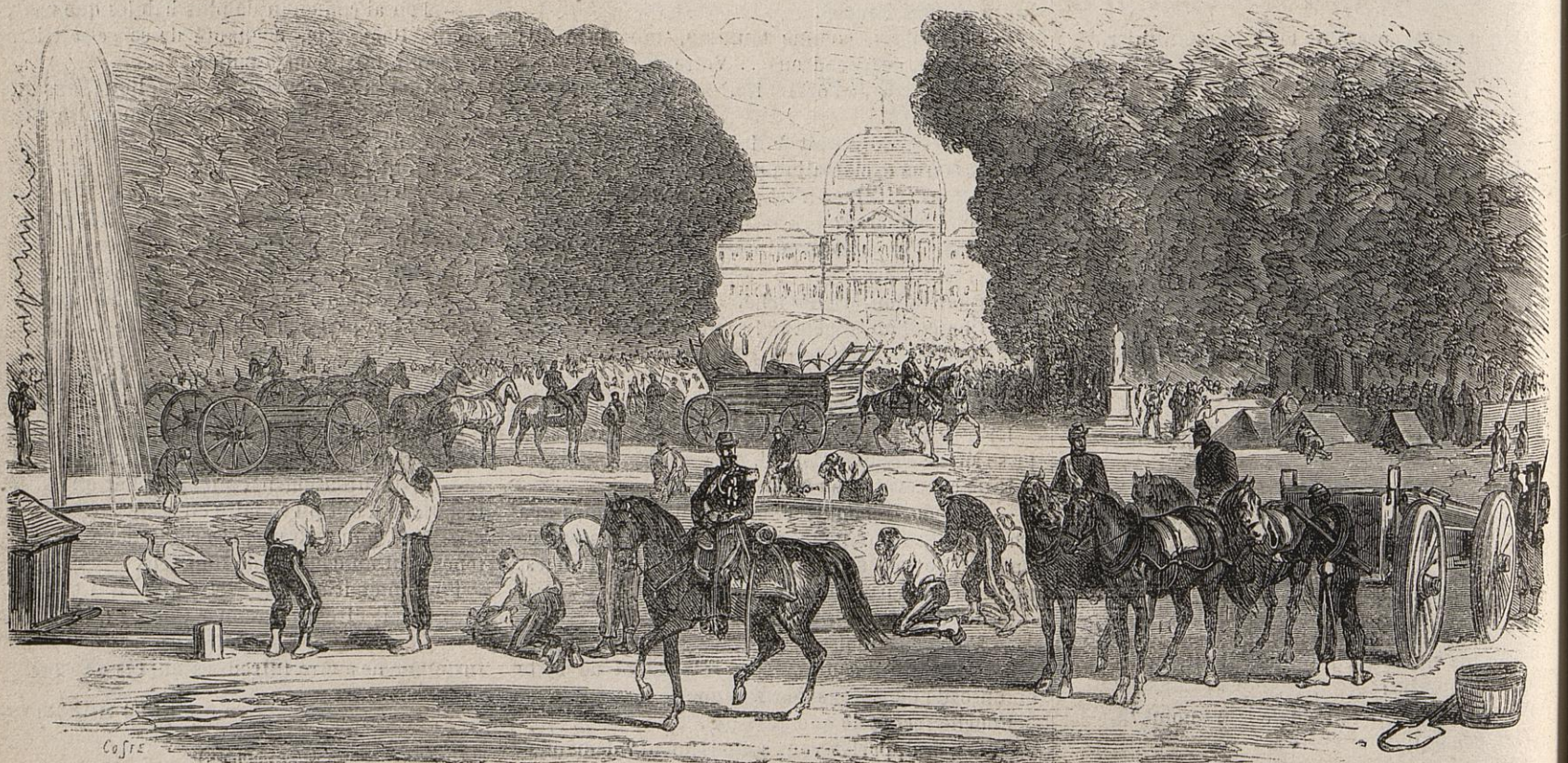




Le château de Wilhemshöhe, près de Cassel, où Napoléon III est retenu prisonnier. — (Croquis de M. Baudoux.)

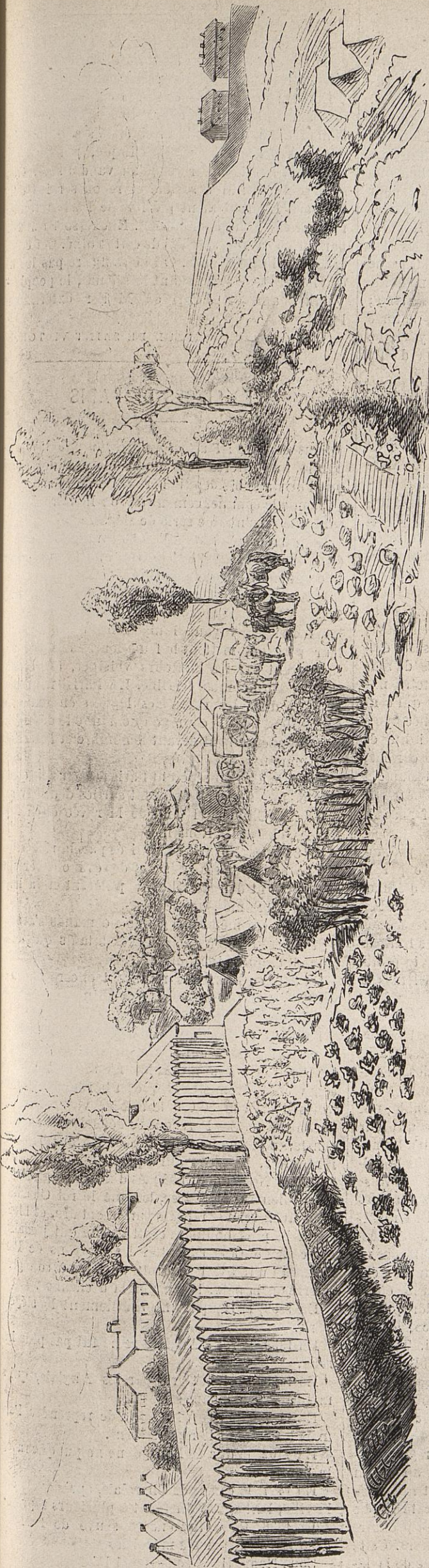


Les écuries du château de Saint-Cloud servant de caserne à une partie du 6<sup>e</sup> bataillon de la garde mobile. — (Croquis de M. Sahib.)



PARIS MILITAIRE. — Etablissement d'un camp d'artillerie au jardin des Tuileries.



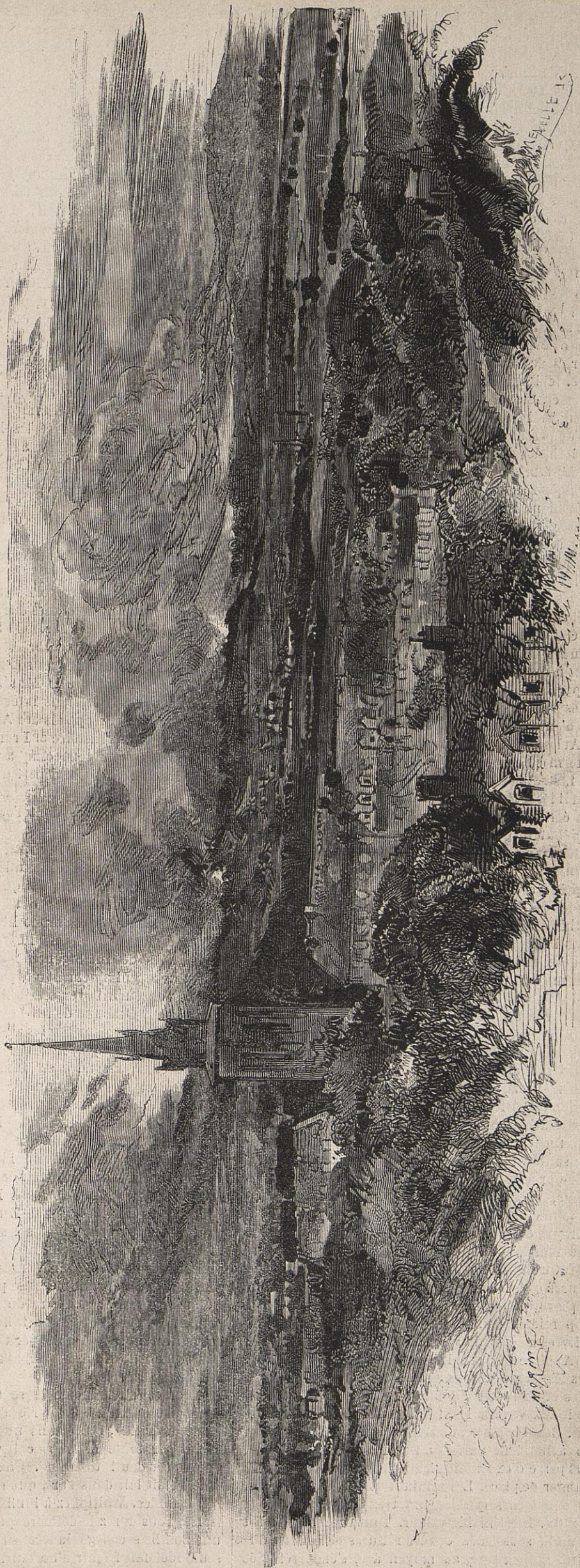


Campement de la mobile.

Campement de l'infanterie.

DÉFENSE DE PARIS. — Aspect de la redoute de Villejuif, le 18 septembre. (Croquis de M. L. G., capitaine au 48<sup>e</sup>)

Fort d'Ivry.



DÉFENSE DE PARIS. — Incendies des bois pouvant protéger l'ennemi, vis de Montmartre.



sorte par la coupole lumineuse où il a peint les héros, les poètes et les philosophes de l'antiquité, conversant dans la clarté sereine des Champs-Élysées. Ary Scheffer, Horace Vernet, Paul Delaroche, Decamps, Camille Roqueplan et les artistes de la jeune école y résument, par leurs meilleures pages, l'histoire de la peinture française depuis quarante ans. La sculpture contemporaine y compte des chefs-d'œuvre tels que *l'Eurydice* de Nanteuil, et le *Danseur napolitain* de Dare.

Après du Luxembourg, à l'ombre séculaire des Thermes de Julien, s'élève l'hôtel de Cluny, bâti sous Charles VIII, par Jean de Bourbon. De ce charmant édifice, Paris a fait un éblouissant reliquaire. C'est comme une arche archaïque qui conserve, au milieu des vicissitudes de la ville moderne, les trésors et les curiosités du passé. Meubles monumentaux, sculptures rares, ivoires de haut goût, orfèvreries uniques, faïences introuvables, verreries de Venise, vitraux suisses, émaux de Limoges. Ici les neuf couronnes d'or massif incrustées de pierreries et de perles fines des rois visigoths de Tolède; là l'autel d'or donné, au onzième siècle, par l'empereur Henri II, à la cathédrale de Bâle; plus loin, les dix tapisseries de *l'Histoire de David et Béthshé*, fabriquées en Flandre, sous Louis XII. On se promène dans ces salles aérées et brillantes, comme dans les rues d'une Pompei gothique, miraculeusement conservée.

Sur la même rive, le musée d'artillerie déroule ses sombres couloirs où dorment du lourd repos qui suit les batailles toutes les armes offensives et défensives de l'humanité militante, depuis la hache en silex de l'âge de la pierre, jusqu'au fusil chassepot. Cuirasses grecques qu'on dirait ramassées sous les murs de Troie, panoplies du moyen âge pareilles à des statues de fer et d'airain, armures portées par les rois et par les héros, casques italiens brodés d'arabesques et de ciselures, qui seraient dignes d'encadrer la tête des guerriers et des paladins de l'Arioste, épées de toutes les trempe et de toutes les formes, engins bizarres qu'on prendrait pour des instruments de torture, armes orientales si splendides et si éclatantes qu'elles donnent l'idée d'un écrin de la mort; série complète de l'artillerie, débutant par des bombardes informes pour finir par les canons nouveaux, machines mathématiques, instruments de précision de la guerre moderne.

Après l'art, la science et les lettres. Les bibliothèques de Paris égalent ses musées. Ce que la bibliothèque d'Alexandrie était au monde antique, la Bibliothèque nationale l'est au monde moderne. Ses deux millions de volumes, depuis le *Catholicon* imprimé à Mayence en 1460 — « sans le secours de la plume, » dit la légende inscrite à sa dernière page par le typographe primitif — jusqu'à la brochure publiée hier, rassemblent toutes les productions de l'esprit humain. Elle réalise à la lettre cet édifice de l'imprimerie, dont parle Victor Hugo dans sa *Notre-Dame*, immense construction appuyée sur le monde entier, à laquelle l'humanité travaille sans relâche, qui grandit et s'amoncelle en spirales sans fin, où il y a confusion de langues, activité incessante, labeur infatigable, concours acharné, refuge promis à l'intelligence contre un nouveau déluge, contre une submersion de barbares; seconde tour de Babel du genre humain.

Et que d'ornements exquis et précieux décorent cette masse prodigieuse! éditions *princeps*, exemplaires uniques, raretés inouïes, incunables intacts, reliures qui valent des joyaux. Toutes les bibliothèques réunies de l'Europe ne reformeraient pas un pareil ensemble. — Cette immense multitude de livres a, dans la galerie des Manuscrits, sa salle des Ancêtres. Cent mille volumes la composent: de tous les pays et de tous les âges, de toutes les calligraphies et de toutes les langues, sources des textes, originaux vénérables, feuillets sibyllins de l'érudition. Beaucoup sont de ceux que les rois du moyen âge achetaient parfois au prix d'une ville, et que, sous peine d'excommunication, il était défendu de changer de place. Les miniatures qui les illustrent, les ornements qui les encadrent ajoutent à leur prix une inestimable valeur. Tout un monde d'art est scellé sous leurs lourdes reliures de bois ou d'ivoire. La peinture, au moyen âge, s'était réfugiée dans le livre; elle y attendait l'heure de son réveil;

elle y préludait à ses grandes créations futures par des vignettes et des figurines du fini le plus délicat. Tel manuscrit enluminé est souvent le seul témoin qui reste de l'art d'un siècle aboli.

À la Bibliothèque nationale correspondent le cabinet des Médailles et le cabinet des Estampes. Trois cent mille monnaies et médailles antiques et modernes, une série de camées sans rivale au monde, dont l'étonnant camée de la Sainte-Chapelle, le plus grand qu'on ait jamais taillé, une pierre précieuse qui est un tableau, forme, pour ainsi dire, le glorieux chaton; la coupe des Ptolémées, où but Cléopâtre; la patère d'or de Rennes, avec ses bas-reliefs bachiques; les vases et les statuettes d'argent de Bernay; les quatre médailles de la trouvaille de Tarse, entre lesquelles une médaille d'or d'un roi de la Bactriane, pesant vingt statères; les six mille monnaies grecques, les vases, le torse de Vénus de la collection du duc de Luynes, ne sont que les maîtresses pièces, les morceaux d'élite de cette trésorerie merveilleuse de l'antiquité.

Quatorze cent mille gravures remplissent les portefeuilles du cabinet des Estampes. Cela commence par les nielles florentins et les bois barbares du quinzième siècle, pour finir aux lithographies de Moulleron, aux planches de Calamatta et de Mercuri. Tous les œuvres illustres, ceux de Marc-Antoine, d'Albert Durer, de Lucas de Leyde, de Rembrandt, y figurent au grand complet, en épreuves d'une beauté hors ligne. Le monde de l'histoire en masse reprend forme et vie dans les deux cent mille portraits qu'il possède.

Autour de cette métropole littéraire rayonnent d'autres bibliothèques dignes des plus grandes capitales: la Mazarine, l'Arsenal, Sainte-Geneviève, la Sorbonne, toutes encombrées de richesses, étagant leurs galeries de livres sur des assises de manuscrits. Ajoutez encore le Muséum d'histoire naturelle, avec ses collections interminables qui centralisent la nature, le palais des Archives, nécropole auguste où toute l'histoire de France dort, inhumée vivante dans deux cent cinquante mille cartons, depuis la charte de Childebert jusqu'au testament de Louis XVI, et les innombrables collections particulières de toute sorte, dont l'ensemble formerait de vastes musées.

Voilà ce que contient Paris, et, malgré les précautions prises avec une sollicitude vigilante par le ministre de l'instruction publique, voilà ce que menacent, plus ou moins, les obus de l'armée allemande. Ces musées, ces bibliothèques, Paris les ouvrirait au monde avec une libéralité sans limites. L'hospitalité des intelligences n'a jamais été pratiquée plus magnifiquement que par lui. L'Allemagne veut-elle encourir la responsabilité terrible de leur destruction? Chacun de ses bombes peut être une torche d'Omar volant par les airs. Elle peut incendier une bibliothèque, fracasser des statues, brûler des tableaux, résoudre en fumée un des chefs-d'œuvre du génie de l'homme.

Toute ruine de ce genre serait irréparable; nos ennemis le savent, ce n'est pas la science qui leur manque. Aucun des généraux prussiens n'a l'ignorance naïve du consul Mummius qui, dans le pillage de Corinthe, avertissait les patrons de vaisseaux chargés de transporter à Rome les marbres de Praxitèle et les tableaux de Zeuxis, qu'ils seraient tenus de les remplacer, s'ils les perdaient en chemin. On ne refait pas un Léonard anéanti, on ne ressuscite pas un Raphaël mitraillé; un Corrége consumé ne se rallume pas plus qu'une étoile éteinte. Une vertu se retire du monde lorsqu'il se perd un chef-d'œuvre; une influence féconde, un enseignement inépuisable périt avec lui. Tel manuscrit détruit dépareille à jamais la bibliothèque de l'humanité.

Qu'on se souvienne de la sensation que produisit, il y a deux ans, la perte du *Martyre de saint Pierre* du Titien, brûlé dans une église de Venise. Ce fut par toute l'Europe cultivée un regret poignant, un deuil unanime. Chacun sentait qu'un vide s'était fait dans l'art, que nul effort ne pourrait combler. Multipliez à l'infini cette catastrophe isolée, vous aurez le désastre que pourrait produire une bombe sacrilège lancée sur le Louvre. Cette seule idée fait frémir d'horreur. La fumée de la bibliothèque d'Alexandrie jeta sur l'antiquité une

ombre moins sinistre et moins aveuglante que celle que répandrait sur le monde moderne la bibliothèque de Paris incendiée par les boulets rouges de la Prusse. Une éclipse subite obscurcirait la civilisation; il faudrait des siècles pour la dissiper.

L'Allemagne se vante de sa grandeur morale; elle proclame sa souveraineté spirituelle, elle croit que le monde doit devenir le disciple de ses philosophes et de ses penseurs. Ce siège imple, poussé à outrance, la ferait reculer jusqu'au vandalisme. Genséric se remettrait à sa tête et repousserait Goethe à l'écart. L'écrasement possible de Paris retomberait sur elle d'un poids éternel. Elle ressortirait barbare de ce ravage, sauvage de cette ruine. Cette idée consterne l'intelligence. On ne se figure pas les fils de Herder et de Kant tuant la science, le peuple de Winkelmann et d'Otfrid Muller exterminant l'art.

(Liberté.)

PAUL DE SAINT-VICTOR.

## LES SIÈGES DE PARIS

Sous ce titre: *Fluctuat non mergitur*, le *Volontaire* publie une intéressante nomenclature des sièges que Paris a subis depuis l'ère chrétienne:

Depuis le commencement de son histoire, Paris a subi une raisonnable série de sièges.

Le premier remonte à l'an 53 avant notre ère. À cette époque, Paris tout entier était confiné dans l'île que nous appelons la Cité.

Labienus, s'étant rendu maître des rives de la Seine, s'appretait à envahir l'île de la Cité, lorsque les Parisiens, voyant l'impossibilité de défendre leur position, mettent le feu à leurs habitations et se retirent sur les hauteurs voisines, où bientôt s'engagea un combat terrible. Les Parisiens portèrent la mort dans les rangs des légions ennemies, et combattent avec le courage que donne le désespoir; mais ils succombent devant le nombre et la tactique des Romains.

Les Romains possédèrent Paris pendant cinq cent trente années, et l'agrandirent sur les deux rives.

En 463, Childéric I<sup>er</sup>, fils de Mérovée et chef des Francs, chassa les Romains.

En 843, les Normands, attirés par la richesse de cette capitale, de ses églises et de ses monastères, se précipitèrent dans la ville, la pillèrent et la livrèrent aux flammes.

En 856, ces mêmes brigands normands s'avancèrent encore jusqu'à Paris. Les habitants quittèrent leur ville, qu'ils incendièrent.

En 861, ces barbares revinrent encore pour reprendre Paris; mais, deux fois ruiné par eux, ils n'y purent trouver rien à piller.

Fatigués de ces continuel désastres, les Parisiens se mirent alors à entourer leur cité de tours et de fortifications. Les murailles n'étaient même pas achevées entièrement, lorsque les hordes normandes fortes d'environ 30,000 hommes, vinrent camper devant Paris. Les Parisiens se défendirent avec une constance et une ténacité que les Normands ne purent lasser. Le siège dura plus d'une année (885-887). Les Normands, fatigués d'un si long siège, se préparaient à se retirer, lorsque le roi Charles le Gros fit hisser le drapeau parlementaire, et bientôt signa la plus honteuse capitulation qui jamais ait été conclue, sans consulter les citoyens de Paris, guerre ou la paix. Il y gagna la déchéance.

En 1358, le Dauphin fit inutilement le siège de Paris.

En 1359, le roi d'Angleterre ne fut pas plus heureux.

En 1420, Paris fut pris par les Anglais, qui s'y maintinrent pendant seize ans.

En 1427, Charles VII essaya de reprendre Paris, mais les Anglais le repoussèrent.

En 1462, le duc de Bourgogne ne put que ravager la banlieue.

En 1464, le comte de Charolais, après avoir cerné la ville, l'attaqua vainement à plusieurs reprises.

En 1536, Paris fut encore sauvé de l'armée de Charles-Quint par ses murailles.

Sous Henri III et sous Henri IV, Paris soutint un siège qui est resté fameux dans l'histoire (1593).



Enfin, le 31 mars 1814, la trahison ouvrit les portes de Paris aux confédérés. En voyant défilier l'étranger par ses rues, le peuple garda un morne silence. Mais dans les beaux quartiers, des rubans, des fleurs, des couronnes furent jetés à profusion sur les hordes du Nord. Toutefois l'intrépide population des faubourgs, surtout celle qui avait couronné la veille à la défense de la ville, conserva devant ces soldats étrangers une expression de physionomie assez hostile pour leur inspirer de l'inquiétude; il est même hors de doute que, si elle avait cru pouvoir compter être secondée par la bourgeoisie, elle les aurait attaqués dans les rues et sur les boulevards.

Paris va en être à son seizième siège. Il a aujourd'hui des murailles sérieuses, des forts bien situés et de vaillantes poitrines. Paris *fluctuat, nec mergitur*.

## VIEUX PAPIERS

N<sup>o</sup> DE KRUDNER. — LE COMTE DE LAURAGUAI

La baronne de Krudner est assurément l'une des femmes — sinon la femme — les plus originales qui aient vécu depuis un siècle. Nous avons reçu une lettre écrite par elle à Bernardin de Saint-Pierre, qui nous semble excessivement curieuse; elle nous montre les vifs sentiments que l'auteur de *Paul et Virginie* avait inspirés à la baronne, et nous fait en même temps connaître l'état de Montpellier et des environs de la ville de la Révolution.

« Montpellier, le 20 de janvier 1760.

« Permettez-moi, monsieur, de me rappeler à vous et laissez-moi me dire que je ne vous suis pas devenue étrangère. C'est une douceur, j'en suis sûre, pour tout être sensible, d'intéresser M. de Saint-Pierre, c'est un besoin pour mon âme, et dans notre charmante journée des Prés-Saint-Gervais, je savais trop bien vous écouter, votre bouche remplissait trop toute mon âme, pour que je ne me croie pas digne de vous sentir; ne pouvant plus vous entendre, vous ne pouvez pas me refuser au moins de penser qu'un jour je pourrai avoir le droit d'aller vous chercher à Paris, si mon sort m'y ramène, et que j'aurai en attendant une ou deux lignes de votre main.

« Me voici depuis trois mois à Montpellier, et j'espère pouvoir dire un jour, en quittant cette ville, que je ne l'ai pas habitée sans y avoir vécu. Je n'ai presque point passé de jour sans jouir de la nature, du soleil et du spectacle satisfaisant qu'offrent sans cesse la culture unie aux bienfaits d'un sol heureux, et les soins de l'homme récompensés par l'aisance.

« J'ai vu dans bien des fermes le contentement et les familles heureuses. Combien de fois me suis-je dit en voyant un cœur simple et vrai: Pourquoi ne cherchons-nous pas davantage ceux qui, élevés dans le sein de la nature, nous offrent encore souvent l'aimable image de la bonté et de l'innocence? Ils sont semblables à ces fleurs qui furent créées pour fleurir sans être vues et pour prodiguer leurs parfums au désert. C'est parmi ces bons et sensibles campagnards que je me plais souvent; ils m'entendent, et l'intérêt que je prends à eux, et la bienveillance que je voudrais leur montrer, est une langue qu'on comprend partout et que tout le monde devrait parler.

« Je fais bien souvent avec mes enfants de petits goûters et quelquefois des diners auprès de quelque ferme, ou sur un petit site, ou au bord de quelque rivière. Nous nous rappelons alors toujours les Prés-Saint-Gervais. La saison, qui ailleurs relègue tristement dans la maison, est si belle ici, que je passe régulièrement quatre ou cinq heures en plein air à lire et promener. Les champs sont verts, la campagne est couverte d'oliviers, de cyprès, de lauriers qui ne sont jamais dépouillés de feuilles. Le *Mont de Saint-Loup* seul (haute montagne des environs) offre par sa cime blanche l'image de l'hiver,

andis qu'à ses pieds sont encore les productions de l'été.

Que ne puis-je dignement vous parler des environs de Montpellier? Il faudrait vos crayons pour dessiner cette vaste chaîne des Pyrénées que je vois tous les soirs se détacher dans un horizon enflammé; des Cévennes, dont le sein hérissé et sauvage recueillit longtemps les malheureux protestants. Oh! comme votre âme colorerait ces objets! comme vous vous plairiez à considérer la mer que je vois de mes fenêtres et à contempler quelquefois les derniers rayons de soleil qui meurent sur les montagnes et offrent de si charmants effets de lumière!

« Oh! vous qui pensez comme un sage, vous auriez entendu avec plaisir le chant des paysannes et paysans qui, cachés dans les arbres, faisaient la cueille des olives, les jetaient par terre sur de grands draps blancs étendus au-dessous des arbres. Vous jouiriez de ce tableau charmant d'un peuple gai, heureux, toujours inspiré, toujours dansant. La ville est riche; il y a beaucoup d'industries, et la quantité de manufactures d'indienne et de coton occupent un grand nombre de bras. Le voisinage de Cette favorise aussi le commerce. Et il y a des institutions admirables pour les pauvres: on vient encore, depuis peu, d'ouvrir un atelier de charité pour ceux qui veulent travailler; tout cela, joint à un climat que je préfère à celui de l'Italie, fait de ce pays un séjour enchanté.

« Aussi n'ai-je jamais été plus heureuse. Ma santé se ressent de la vie simple et réglée que je mène, du grand exercice que je fais tous les jours. Je suis sans cesse avec mes enfants: je jouis de leur bonheur, je vois leurs progrès, je forme autour de leur âme pour ainsi dire une barrière que le vice ne saurait passer. Je suis entourée des meilleurs auteurs français, anglais, allemands. Nous faisons presque tous les jours des parties de campagne, et il ne m'est pas encore arrivé une seule fois de regretter la société dont je suis entièrement éloignée. Peut-être mon genre de vie actuel ne me plaît-il tant que parce qu'il est de mon choix, et parce qu'il ne dépend que de moi de rentrer dans le monde et d'avoir à Copenhague un bel hôtel au lieu du petit appartement ici, et de grands soupers au lieu de petites collations sur l'herbe; ce que je sais parfaitement, c'est que je serais malade et triste et gênée par les devoirs de société, au lieu qu'ici je soigne ma santé qui s'altérerait. Je trouve aussi un charme réel à m'avoir des occupations qui céderaient en grande partie à un frivole emploi de temps dans le monde.

« Je compte prendre les eaux et le bain de Bagnères cet été. J'espère que M. de Krudner me rejoindra bientôt, puisqu'on parle de la paix.

E. DE PIERRE-MONNAIS.

(La suite au prochain numéro.)

## CHRONIQUE MUSICALE

Voulez-vous me dire, mes chers concitoyens, où nous serons tous et quel sera notre sort quand ces médiocres lignes paraîtront? Car il n'est pas d'heure que nous traversons qui ne change la face de notre destin!... Si nous n'avions comme tous le ferme espoir que Paris est fort, que Paris est fier de l'esprit patriotique qui l'anime, que Paris tiendra bon devant l'ennemi, ce serait de l'outrecuidance à nous que de venir parler musique en un pareil moment. Pourtant c'est encore, si petite qu'elle soit, une façon de faire bonne contenance devant les envahisseurs que de parler de flûtes et de violons, quand ils voudraient nous forcer à ne jouer que du tambour! Et cela comme s'ils étaient loin, ou mieux, comme s'ils n'étaient pas!

... A l'heure où nous écrivons, on entend distinctement le canon dans la direction de Saint-Denis et de Montmorency. Cette musique bien nouvelle pour nous, et à coup sûr la plus solennelle de toutes, nous plonge dans un monde de réflexions... Eh quoi! ne vous a-t-on pas répété longtemps que la politique n'était pas notre fait, à nous dont

le métier est de compter les doubles croches qui sortent du gosier des cantatrices?

Il y avait même des lois qui nous disaient positivement, sinon en propres termes: « Mêlez-vous de vos affaires, messieurs les croque-notes, et laissez aux hommes d'État le soin de veiller aux grands intérêts de la politique. »

Pourtant il paraît que la politique s'occupe de nous, si nous ne nous occupons pas d'elle; mal conduite, elle peut nous arracher à notre travail paisible, pour nous jeter, novices, et avec notre seule bonne volonté, au milieu des fournaises de la guerre! Un mot dit de travers par un des ambassadeurs et voilà les théâtres fermés, toute la vie des arts subitement arrêtée dans un grand et intelligent pays tel que la France!

Mais retournons à nos pipeaux. Peut-être le papier sur lequel nous écrivons sera-t-il envoyé à l'ennemi sous forme de cartouche; montrons-lui alors que le trouble où il nous jette ne ressemble en rien à de l'inquiétude.

La voix du canon qui chante aujourd'hui de si lugubres antiennes, nous craignons bien qu'il ne se trouve des musiciens pour essayer de la noter. L'entreprise ne serait pas nouvelle; mais il a toujours été audacieux de vouloir plier l'art musical à l'imitation servile des fracas de la guerre.

Au seizième siècle, Josquin Després avait écrit une sorte de symphonie intitulée la *Bataille de Marignan*. De là la création d'un genre. On a composé depuis, et on composera encore des batailles. Parmi les plus célèbres de ces morceaux, citons la *Bataille de Jemmapes*, qui est de Devienne, et celle de la *Prise de la Bastille* que Vogel exécutait sur l'orgue de Saint-Sulpice.

La foule alors courait à l'audition de ces fantaisies musicales qui d'ailleurs, et encore une fois, n'ont qu'un rapport éloigné avec le grand art. Là-dessus Castil-Blaze prend au nom du bon goût, des conclusions que nous demandons à reproduire en partie parce qu'elles nous semblent justes.

Il commence par finir la bataille une sorte de composition instrumentale dans laquelle le musicien croit imiter avec des sons le bruit de la guerre et les divers résultats d'une bataille. Puis il continue: « C'est vainement que l'auteur d'une *bataille* couvre sa partition grotesque de burlesques explications. Les écoutants n'ont pas sous les yeux un livret qui les aide à débrouiller ce chaos infernal, cet amas indigeste de lieux communs triviaux dont l'effet assourdissant ne peut être comparé qu'au vacarme que font les paysans pour arrêter leurs abeilles fugitives. Je veux supposer qu'un orchestre colossal avec des gammes et des pétarades, des arpèges et des fanfares, des fusées et des roulements, imite en quelque façon le bruit d'une bataille. L'explosion de l'artillerie, les cris des soldats, les plaintes des mourants, les cliquetis des armes, les trompettes, les cornets, les tambours, les pieds des chevaux, cela fait un mélange affreux, épouvantable. Mais comme tout marche en même temps, ce bruit est toujours le même... Où trouver des contrastes, lorsque l'extrême fortissimo atteint à peine aux premiers degrés de l'imitation? Comment porter la moindre variété dans un tableau si uniforme?... »

... « Un organiste, fort des moyens extraordinaires de son instrument, peut tenter des effets gigantesques. Vogel, exécutant la *Prise de la Bastille*, faisait souvent illusion. Le tonnerre de l'orgue de Saint-Sulpice luttait avec une batterie de campagne. Mais qu'un pianiste, en se précipitant sur son clavier, croie me faire entendre le canon, et, ce qui est encore plus risible, qu'un joueur de guitare me dise gravement, en pinçant de pitoyables amphigouris: c'est un combat! c'est une tempête!... je dis que c'est le comble de l'absurdité! »

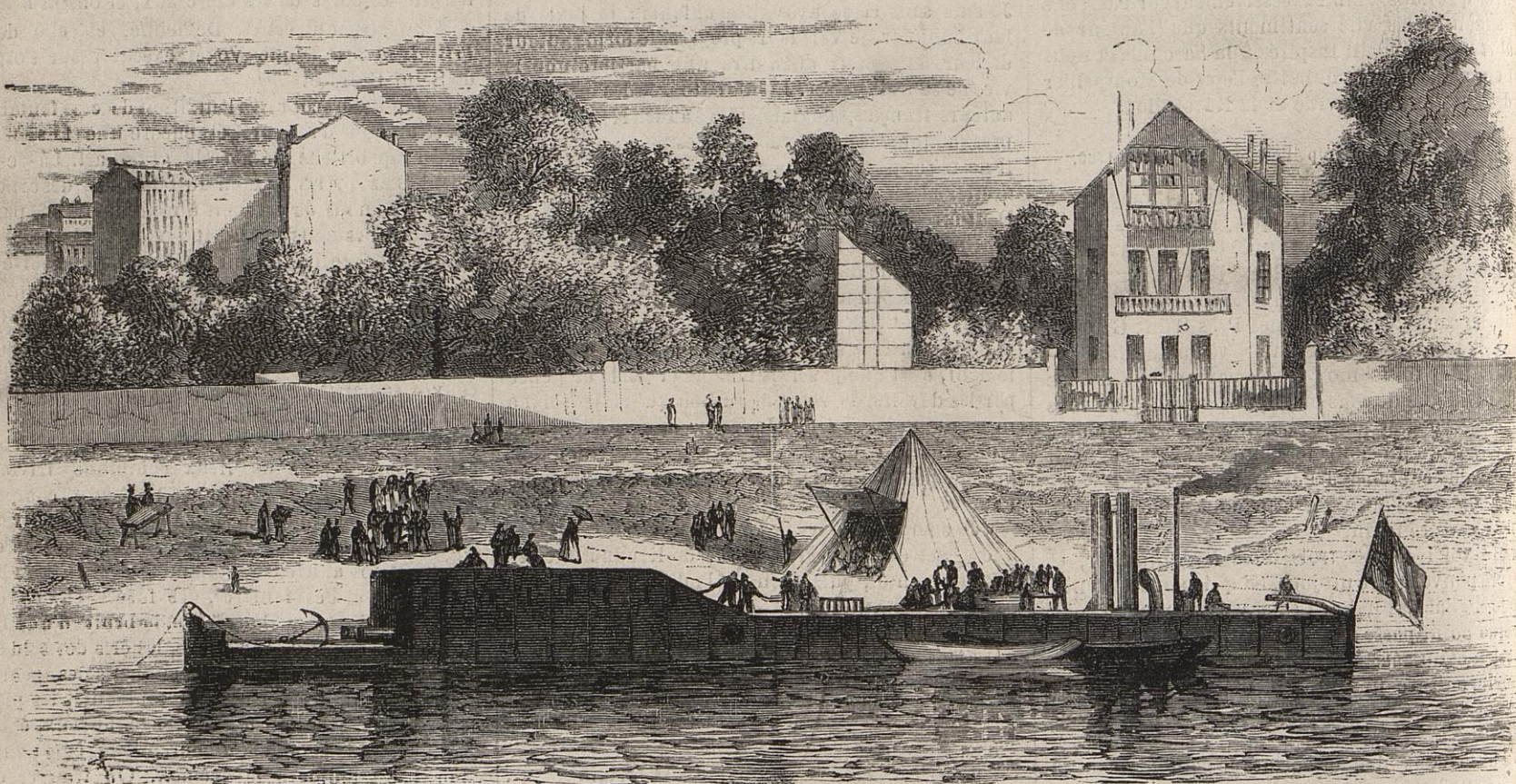
Vous verrez pourtant que l'on composera encore « des batailles; » et, hélas! ce ne seront pas les prétextes qui manqueront!

ALBERT DE LASALLE.





Démolitions des constructions situées dans la zone militaire autour de la chapelle Saint-Ferdinand, route de la Révolte.



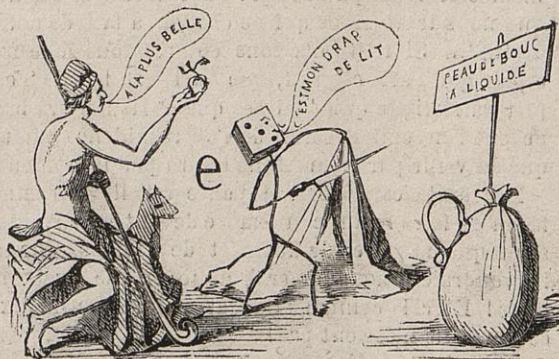
DÉFENSE DE PARIS. — Une des chaloupes canonières placées à Saint-Cloud pour protéger les bords de la Seine.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

**Organisation de la garde nationale sédentaire. — Lois, arrêtés, circulaires et instructions.** — Les chefs de corps et les municipalités auront à recourir presque chaque jour à ce recueil, dans lequel on trouve la solution des questions multiples qui se rattachent à cette organisation, recensement, exemption, révision, formation des cadres, fixation des effectifs, etc., etc.

Un volume in-8. — Prix franco : 3 fr. 50 c.

**LE RÉPARATEUR** A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On apprécie la valeur du soldat français au milieu de l'ennemi.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

**SOUSCRIPTION**

EN FAVEUR DE NOS ARMÉES

Le *Moniteur universel*, qui s'est inscrit lui-même pour 10,000 francs, a ouvert dans ses bureaux une souscription qui reçoit chaque jour de nombreux adhérents. Ceux de nos lecteurs qui ne peuvent montrer leur patriotisme que par leur désintéressement et qui voudraient concourir à cette œuvre humanitaire, sont priés d'adresser leur offrande à M. le directeur du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris.

**UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.** *Peuples et éléments des Côtes françaises*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 50 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.